

Chaussons nos crampons... pour s'amuser devrions-nous ajouter. Lorsque nous parlons, ou mieux, pratiquons un sport, l'aspect ludique est lié à cette expression du corps. Le mot "sport" est presque resté tel quel dans la langue française à cause de sa relation au jeu et à l'amusement.

Dans ce numéro de la *Lettre aux Communautés*, différents auteurs apporteront soit leur témoignage, soit leur analyse des différents aspects du sport et de ses jeux de corps et de relations.

Notre culture a hérité d'une conception grecque de l'esthétique du corps. La statuaire antique développa des corps sculptés parfaitement musclés jusqu'au point limite du culturisme. En créant les jeux à Olympie, les Grecs, précédant la "Zidane", faisaient de leurs athlètes des demi-dieux ; pas étonnant qu'hier comme aujourd'hui, les rites autour des épreuves ou leur préparation, leur mise en scène ou encore leur célébration olympique aient des connotations liturgiques sinon religieuses, où les grands prêtres ne sont plus ce qu'ils étaient. Merci à certains d'entre nous de le raconter dans ces pages.

Le sport révèle également un subtil jeu de relations entre les pratiquants eux-mêmes d'une part, entre les acteurs et les spectateurs d'autre part, des spectateurs qui peuvent devenir des supporteurs-partisans. Dans ce jeu social, notamment dans les disciplines collectives, le corps sportif est instrument relationnel.

La démarche pédagogique, par l'éducation, en a bien saisi les valeurs, que ce soit pour la nécessité de la maîtrise de soi, du mental et du corporel, comme pour le développement de ses capacités et potentialités et leur adéquation avec celles de

l'autre. La canalisation du comportement vis-à-vis de l'adversaire et l'apprentissage des règles librement choisies par adhésion personnelle permettent une insertion progressive dans la tribu, dans le groupe ou plus prosaïquement, dans une commune.

À la différence de la conception platonicienne distinguant l'âme du corps, aujourd'hui notre culture signifie bien que le sujet ne fait qu'un avec son corps, même si celui-ci souffre d'un handicap. L'activité sportive contribuera à la recherche d'harmonie de l'être, alliant la force de l'esprit au pouvoir du corps, l'habillant et l'habitant, développant le désir d'aller au-delà de la forme fixée, la performance exprimant l'ouverture, parfois jusqu'à l'extrême, des potentialités humaines, sans passer sous silence le revers... à toute médaille.

Que ce numéro résolument sportif participe à votre mise en forme pour la course et la boxe à la Saint-Paul* ! Notre future Communauté missionnaire aura besoin d'un corps sain avec un "Esprit" sain.

**Pour le comité de rédaction
Jacques PURPAN**

* 1 Cor. 9, 26.

Prochains dossiers :

- Une société sans risques ?
- École et Éducation



Course à pied et arbitre foot

par **Bruno SAUTEREAU**

prêtre du diocèse de Meaux



Bruno est prêtre en paroisse à Chelles (Seine-et-Marne). Alors que certains pourraient regretter le temps des patros, il nous apporte ici le témoignage vivant de sa présence actuelle dans ce monde du sport.

Agé de 39 ans et prêtre depuis dix ans, j'avoue que la passion du sport m'a toujours habité. Depuis mon enfance, j'étais comme on dit "dans le bain" : prêt "à taper la balle au bas des immeubles" ou galoper dans les "cross boueux d'hiver". Actuellement, je suis arbitre de foot depuis 1992, suite à la demande d'un club local qui cherchait un arbitre pour le représenter à la Fédération (chaque club a l'obligation de fournir un arbitre à la Fédération). Cette expérience est pour moi très riche :

- Je pratique l'arbitrage le dimanche après-midi dans le département de Seine-et-Marne et j'ai l'habitude de prendre le sac de

T é m o i g n a g e

l'après-midi (sifflet, habits, etc.) qui est différent du sac du dimanche matin (Aube et misel).

- J'arbitre ou nous arbitrons, car je me retrouve avec d'autres collègues pour des matchs de championnat, plein d'ardeur et de passion. Avoir la passion, c'est justement le mot. Nous sommes affrontés à toujours montrer du calme, de la sérénité dans une passion sportive (un match est toujours une finale de Coupe du Monde). Ce qui n'empêche pas la fermeté de décisions qu'il faut justement prendre ; par exemple exclure un joueur qui a commis une faute grave. Cela est parfois mal vécu et la rentrée aux vestiaires s'avère délicate (la situation reste exceptionnelle!).

- La grande majorité des matchs se déroulent dans la bonne humeur et le respect de chacun. Plus dur est d'admettre la défaite car pour les joueurs, l'arbitre a été bon dans la mesure où ils ont gagné. Il est d'autant plus rare de voir une équipe qui a perdu venir te remercier pour ta prestation.

- La région Ile-de-France draine toutes les cultures du monde. Et sur les terrains de foot comme d'athlétisme, je retrouve les Afri-

cains, le Maghreb (Algériens, Marocains...), le monde des DOM-TOM, l'Asie... Les propos sont parfois rudes et châtiés, mais tout s'arrange globalement. Ce n'est pas la messe...

Le vivre ensemble s'expérimente automatiquement et les regards que la presse nationale véhicule sont mal dosés par rapport aux mélanges des cultures issus des pays. Depuis mon enfance, pour moi prêtre et chrétien, il s'agit toujours d'écouter, de regarder et de participer "avec", et non pas "sans". Si violences il y a, c'est que l'on n'a pas été écouté et respecté. J'ai beaucoup souri aux lendemains du 12 juillet 1998, la France ayant battu le Brésil lors de la finale de la Coupe du Monde. Les médias faisaient la part belle au fait que les membres de l'équipe de France étaient issus de parents de l'immigration. C'est le visage de la France d'aujourd'hui, celle d'une banlieue où on aime vivre. Et l'envahissement, le 13 juillet 1998, des Champs Elysées par 700 000 personnes traduisait la présence d'une banlieue qui n'avait pas pu s'inviter dans les stades (prix trop chers pour la majorité).

Je n'aime pas l'argent facile du Foot professionnel (comme la majorité du foot amateur



T é m o i g n a g e

le pense d'ailleurs : trop, c'est trop !), ce qui ne m'empêche pas d'aimer le jeu et les joueurs de haut-niveau.

Prêtre : Mes collègues arbitres le savent mais demeurent discrets et pleins d'humour (« N'est-ce pas "Padre" ? » qu'ils me disent). Découverte des chrétiens non-pratiquants, des musulmans (le Ramadan) et, somme toute, ils ne sont pas si hostiles à l'Église, mais les clichés ont la vie dure ! Je renvoie des demandes sacramentelles de certains d'entre eux aux paroisses de leur commune, les invitant à redécouvrir une communauté chrétienne et aussi le fait que le prêtre local est "aussi bien que moi" !

Régulièrement, je pratique l'athlétisme en club (6 courses par an et un marathon), ce qui "m'astreint volontairement" à un entraînement régulier. Mon club d'athlétisme, l'entraîneur, le sport d'équipe sont des lieux de confrontation et d'évaluation de la forme physique (tenir la forme !). Le tout pour me faire plaisir, comme pour beaucoup de membres du club. La saison de cross d'hiver reste la joie de recevoir les amis avec qui parfois je cours depuis quinze ans ! Alors il y a toujours les petites histoires de contre-performances ou de

réussites, qui se racontent... après la course !

Je fais partie de la Commission Sport de la Pastorale des Réalites du Tourisme et des Loisirs (4, Cité du Sacré-Cœur, Montmartre, Paris), qui s'efforce de réfléchir (humblement) au phénomène sport. C'est un lieu de réflexion pastorale et théologique. La revue *Haltes* permet de publier quelques contributions (Charte sur le dopage, Charte du Sportif).

Le sport occupe ma vie et je demeure attentif au regard que portent les chrétiens sur les sportifs de compétition ou de loisirs, car c'est un monde qui, de toutes manières, verra ses rangs grossir en adhérents, tout en devant affronter et résoudre ses problèmes, à savoir :

- Les jeunes et le sport (argent, compétition, rencontres, amitié...)
- Morale sportive : Peut-on gagner à tout prix ?
- Défaites et victoires
- Sponsoring, médicalisation à outrance...

En tous cas, rendons grâce pour le corps que le Seigneur nous donne et pour la joie de vivre ensemble le sport !

Sportivement vôtre.



Le sport dans ma vie de prêtre

par Louis PEIGNON

prêtre de la Mission de France



**Prêtre-ouvrier à la retraite
Louis habite Montluçon
(diocèse de Moulins). Prêtre
dans toute la vie, il a su
retrouver les passionnés de
sport comme lui, dans les
différents lieux où la
MDF l'a envoyé.**



Avant de dire ce que le sport a apporté à mon ministère, il me semble utile de raconter très simplement la place qu'il a tenu dans ma vie : elle est très grande. J'ai fait et je fais encore partie des 16 % de Français qui appartiennent à des associations sportives.

**Un parcours sportif sinueux,
mais jalonné de merveilleux souvenirs**

1) Enfance et Jeunesse

Élevé en pleine cambrouse périgourdine, au milieu de sept sœurs et d'un petit frère,



avec des parents qui avaient plus de goût pour la nature que pour le sport, j'avais plaisir à gambader dans les champs et les bois et aussi à m'ébrouer dans un ruisseau presque à sec pendant la période d'été, sans oublier les randonnées familiales à pied ou à vélo.

Plus tard, au petit séminaire de Paris, à Conflans, nos préfets de discipline insistaient sur les jeux pendant les récréations ; l'un d'entre eux m'avait nommé responsable des jeux.

Les jeux, c'était déjà un pas vers la pratique du sport, peu considéré dans les milieux plus préoccupés par la culture intellectuelle que par la culture physique. "Meus sana, in corpore sano" était réservé pour les cours de latin ou les entretiens spirituels.

Pourtant pendant les années d'occupation, sous l'influence des chantiers de jeunesse ou du culte du corps véhiculé par les nazis, nous avions un moniteur de gym qui venait au petit séminaire pour deux demi-heures de cours par semaine, séances de rigolade plus que de travail sérieux. Mais un jour notre moniteur, qui militait dans la résistance, nous l'avons appris plus tard, a pris sa revanche.

Une partie du séminaire étant réquisitionnée par les Allemands, nous nous sommes retrouvés, une fois, dans la même cour avec la jeunesse hitlérienne ; notre moniteur en a profité pour nous faire bosser dur et ma fois, à côté de la "race des seigneurs", nous n'étions pas ridicules, loin de là.

2) Les grands séminaires : Paris et la MDF - Les stages

Pendant deux ans au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, j'ai côtoyé des Anglais et des Écossais, de sacrés footballeurs. Leur fréquentation, faute de m'accoutumer à leur langue, m'a fait progresser balle au pied et m'a appris à frapper un ballon non pas de la tête, comme l'on dit, mais avec le front pour mieux le diriger.

La vie familiale puis le séminaire ne m'ont pas permis de faire partie de clubs sportifs pendant mon adolescence. Mon premier club a été Saint Aubin de Cadelech, pas loin de Castillonnés où j'étais en stage ; c'était en 1948, j'avais déjà 21 ans ! Sitôt le match de foot terminé je rentrais chez mon patron fermier pour soigner les vaches.

Témoignage

Après l'année de séminaire à Lisieux, je suis de nouveau parti en stage à Villiers Saint Georges où, pendant deux ans, j'ai découvert la condition d'ouvrier agricole dans la Brie tout en faisant mes classes dans le club local.

Pendant l'année du séminaire à Limoges (1952-53), j'ai pratiqué le basket à la Martiale et l'athlétisme à l'ASPTT, cela dans le cadre des "engagements extérieurs" qui ne furent pas, je crois, la cible privilégiée de l'inquisiteur romain.

Après un an dans la nature et un an au séminaire de Pontigny, je suis envoyé à Léchelle pour rejoindre l'équipe MDF du secteur de Villiers.

3) Dans les secteurs de la Mission de France

À Villiers Saint Georges, le chef-lieu de canton, je retrouve le club de l'ASV et des copains que j'avais bien connus pendant mes deux années de stage. Ce furent alors neuf saisons de bons et loyaux services au sein du club ; Alain Sergeant, meilleur technicien que moi, accepta de jouer en réserve pour me laisser la place en équipe fanion. Les coéquipiers

m'appelaient "P'tit Louis" ; je fus joueur et capitaine pour le pire et pour le meilleur.

Puis ce fut le départ pour l'Ariège, à Saint-Pierre de Rivière, petit village à proximité de Foix ; là-bas le rugby est roi. Pourtant, les jeunes du village se sont très vite regroupés autour d'un Pied-Noir et de moi-même pour créer en 1965 le club de football de la Barguillère (du nom de la vallée). Les gars en voulaient, les résultats suivaient, à tel point que deux ans plus tard Foix, la préfecture, s'est lancée à son tour dans le ballon rond.



Equipe première Villiers-saint-georges (1962-1963)



Ayant été envoyé à Niaux dans la vallée du Viedessos, je n'ai pas eu de mal à signer une nouvelle licence pour le club d'Auzat-Péchiney où je travaillais.

Après l'Ariège, nouvelle aventure en Touraine ; Savigné-sur-Lathan d'abord, puis Cinq-Mars-la-Pile où était située l'usine Sabla, dans laquelle j'ai travaillé quinze ans.

L'équipe de foot était "en sommeil" ; avec l'aide du maire et de camarades de travail, dont le président, nous l'avons fait repartir du bon pied et avons obtenu de bons résultats ; nous gardons en particulier un excellent souvenir d'une belle épopée en coupe d'Indre et Loire.

Dans ce club où j'ai joué jusqu'à l'âge de 47 ans (en équipe réserve, après opération du genou droit), j'ai assumé les fonctions de capitaine et de secrétaire. Un entraînement sérieux n'a été institué que par mon successeur, plus jeune et plus compétent.

À Langeais où j'habitais, on pratique la boule de fort (avis aux connaisseurs) qui se joue dans des lieux couverts ; avec mon facteur, nous avons lancé la pétanque en 1974. C'est un club qui marche toujours bien

aujourd'hui. Avec l'âge j'ai continué la pétanque à Monts en Touraine, puis à Montluçon dans l'Allier, où j'ai trouvé dans mon club un certain Fazzino, le pétanqueur du siècle !

Malgré l'âge, 74 ans, ma passion pour le sport ne faiblit pas ; je ne me contente pas de regarder les exploits sportifs à la télé, ou de soutenir les équipes de foot ou de rugby de la ville, mais j'essaye de toujours être un pratiquant : en plus de la pétanque, je participe à des séances de gymnastique d'entretien... 3 ou 4 hommes noyés au milieu d'une trentaine de femmes... la parité n'est pas respectée mais à qui la faute ? Enfin avec Amitié-Nature, tout un programme, je marche à la découverte du Bourbonnais.

Le sport, simple dérivatif ou un engagement chargé d'humanité

Le rapide rappel de mon parcours sportif démontre à lui seul la passion que j'ai toujours eu pour le sport, la facilité avec laquelle j'ai été accueilli successivement dans 12 clubs



(foot, pétanque, basket, athlétisme) et l'importance que j'ai accordée à cet engagement, puisque j'ai rebondi à chaque fois que les impératifs de la MDF m'imposaient des changements. En plaisantant, je préciserai que ces nombreux "transferts" ne m'ont rien rapporté financièrement, étant donné le niveau modeste auquel j'évoluais. À chaque fois ces départs forcés furent douloureux, mais ils m'ont sans doute aidé à approfondir mon expérience sportive et humaine. C'est de cela justement que je voudrais parler maintenant.

1) Pourquoi le choix du football et de la pétanque ?... et pourquoi pas le golf, le ski, l'alpinisme, la voile, etc. ?... Tout simplement parce que pendant les années 50-60, dans le monde rural en particulier, le sport était peu développé même si les bourgs s'équipaient peu à peu de terrains de foot et de salles de fêtes ; c'est plus tard que l'on vit apparaître des courts de tennis et des salles de sport avec la renaissance du basket, pratiqué autrefois dans les cours de patros, puis la naissance du hand-ball et du volley et des arts martiaux.

Dans les années 50-60, le ski, l'alpinisme, la voile, le golf étaient des sports coûteux, réservés à ceux qui avaient les moyens ou qui vivaient à proximité des zones montagneuses ou maritimes. Au contraire, le football et le rugby étaient des sports dits populaires ; pour le foot, la plupart des villages alignaient une ou plusieurs équipes dans les championnats de district ou de ligue, c'est à dire au niveau départemental ou régional ; un grand nombre de garçons jouaient leur match du dimanche, suivis par un grand nombre de filles pour lesquelles c'était la sortie dominicale.

Tout naturellement, mon travail comme ouvrier agricole, puis chez un maçon du village et enfin à l'usine, a influencé mes choix, mon style de vie, mes relations et mes détente. C'est donc tout naturellement que je me suis tourné vers les clubs de foot ou de pétanque locaux et que j'y ai signé mes licences sportives.

2) Le sport d'équipe, lieu de rassemblement et de camaraderie

Le succès incontestable du foot, mais aussi du rugby, tient certainement en grande partie au fait que se sont des sports d'équipe.

Pour s'imposer au tennis ou en athlétisme, il faut être particulièrement doué et avoir une forme physique irréprochable ; on ne peut compter que sur soi.

Au foot aussi, il vaut mieux avoir du talent et soigner sa forme, mais dans l'équipe, chacun apporte ce qu'il peut et à la place qu'il tient sur le terrain ; le résultat dépend de l'effort conjugué des onze acteurs. Mieux encore, la plupart des sports d'équipe ont intégré depuis plusieurs années des remplaçants ; l'entraîneur peut les faire rentrer à tous moments sur le terrain à la place d'un autre joueur qui manquerait de souffle, d'inspiration, ou pour "faire tourner" le groupe.

Ainsi l'équipe est à la base du foot ; quand le match a été perdu, tout le monde est triste, quand il a été mauvais, tout le monde se pose des questions, quand il a été gagné, c'est toute l'équipe qui explose de joie, sans oublier les dirigeants et les supporters.

En effet, le football possède une force de rassemblement très importante : l'équipe ou les équipes, les dirigeants et les supporters

habituels ou occasionnels. Ces supporters sont les mordus du sport le long de la main-courante du terrain, ou bien des amis ou des parents des joueurs. Pendant la semaine, dans la rue, sur le chantier, à l'usine, au bistrot, on parle avec animation, voire avec passion du match du dimanche passé ou prochain, de la formation de l'équipe, de la tactique à employer, des jeunes auxquels il faudrait donner leur chance... le sujet est intarissable et le débat, même houleux, resserre les liens de camaraderie tissés dans les événements de la vie quotidienne.

3) Le sport, lieu de vie et d'épanouissement pour les jeunes

Pour les jeunes avec lesquels j'ai joué de longues années, le club de sport était un lieu de vie important qui venait s'ajouter à la famille, au collège ou au boulot. Avec les heures d'entraînement, les matchs, les "troisièmes" mi-temps, les longs débats autour du sport favori, c'était une part non négligeable de la vie des joueurs et des dirigeants qui était consacrée au foot et à la pétanque. Il n'est pas étonnant alors que le club ait eu une influence sur



la vie des uns et des autres ; influence négative parfois, et je pense à certains couples, positive pour la majorité.

Dans les divers clubs auxquels j'ai appartenu, j'ai connu des jeunes heureux de vivre, qui se dépensaient tellement sur les terrains pour défendre leurs couleurs qu'ils n'auraient eu ni l'idée, ni l'envie de faire de la casse ou des dégradations. Ce n'est pas pour autant que les problèmes n'existaient pas ; le plus courant était celui du jeune qui, ne s'adaptant pas, allait tenter sa chance ailleurs ou abandonnait tout ; il y avait aussi les départs pour raisons professionnelles, j'en sais quelque chose ! Puisqu'il est question de difficultés, je pense à un jeune copain plein de talent, apparemment sans problème et qui s'est suicidé ; l'émotion a été très forte au sein du club de l'Avenir Sportif Cinq-Martien.

Lieu de vie et d'épanouissement... les idylles qui se nouaient autour du stade et au cours des 3^e mi-temps en sont l'une des preuves tangibles. Cela m'a donné l'occasion de célébrer quelques mariages et de garder de solides amitiés en Brie ou en Touraine. Je pense aussi à ces jeunes auxquels j'avais fait l'école de foot à Monts en

Touraine ; quelques années plus tard, ils me croisent dans un magasin et me saluent d'un joyeux "bonjour Louis" ! Ils n'avaient pas vingt ans, j'en avais plus de 65, mais le sport abolit les barrières dues à l'âge et à la condition sociale.

Le foot est un sport populaire ; dans les équipes dont j'ai porté le maillot, je l'ai mouillé avec une majorité d'ouvriers, mais aussi avec des fils de gros fermiers, avec des enseignants, avec des artisans, avec des étudiants, et eux l'ont mouillé avec un prêtre... Je leur suis très reconnaissant de m'avoir toujours appelé par mon prénom... mais comment en serait-il autrement avec des camarades de travail ou de sport ?

4) Le club sportif, lien avec des adultes responsables

Comme tout sportif, dans mes différents clubs j'ai rencontré des personnes dont le dévouement est tout à fait exceptionnel ; je pense à telle ou telle maman qui ne craint pas sa peine pour que les joueurs trouvent des maillots impeccables dans la valise avant le match. Je pense à tel ou telle autre (homme ou femme) qui tiennent la buvette du stade



ou qui tracent le terrain ; je pense à ces bénévoles qui sont toujours prêts à aider pour les transports. Évidemment, ce dévouement ne fait pas oublier le rôle tellement important assumé par les animateurs et entraîneurs bénévoles auprès des footballeurs en herbe.

Dans nos petits clubs, les transports ont toujours été un problème pour les équipes réserves et les équipes jeunes ; cela me rappelle un vieux souvenir : sur le secteur de Villiers saint Georges, le dimanche matin, je célébrais deux messes et à cette époque vers 1960, j'appliquais le jeûne eucharistique ; après la 2^e messe vers 12 heures, n'ayant pas mangé depuis le samedi soir, avec un casse-croûte dans la poche, au volant d'un petit car je véhiculais la réserve pour qu'elle joue son match en lever de rideau des équipes premières. À 15 heures, je disputais mon match à la fin duquel je reprenais le volant pour ramener nos réservistes à bon port. Comme on dit, il fallait avoir la santé !

Nous, les sportifs, nous savons combien nous devons à des présidents ou à des dirigeants corvéables à merci, toujours prêts à donner le meilleur d'eux-mêmes pour que le club continue à fonctionner. C'est grâce à tous

ces bénévoles inconditionnels que les jeunes ont connu les joies et les bienfaits du sport.

Les réunions de bureau, pas toujours faciles, forgeaient vaille que vaille une équipe de dirigeants animés par l'amour du club et je pense aussi, le souci des jeunes.

Je n'oublierai pas de nommer les maires de villages ou de bourgs auxquels les divers clubs dont j'ai fait partie doivent beaucoup. Je pense en particulier à ce maire tourangeau qui a fait des pieds et des mains auprès de la ligue du Centre pour que notre club puisse entamer normalement la saison, alors que le secrétaire farfelu n'avait rien fait dans les délais pour valider les licences... Il a obtenu gain de cause pour le bonheur de tous.

Le sport m'a donc permis, en tant que joueur et dirigeant, de connaître et d'apprécier des femmes et des hommes de service et de cœur.

5) Le sport et les engagements syndicaux et politiques

Ces jours-ci dans un journal régional j'ai lu : « *Élections : des sportifs dans la bataille. Le cliché du sportif accro à sa console de jeu et lecteur*

T é m o i g n a g e



exclusif de la presse spécialisée n'a plus cours au vu du nombre élevé de champions actifs ou retraités engagés dans la campagne des élections municipales des 11 et 18 mars. Ces candidats viennent de tous sports confondus, avec une forte prédominance des rugbymen et des footeux... » Il s'agit de professionnels.

Évidemment le sport est souvent un enjeu politique dans bien des communes et après tout, pourquoi pas ? Car qu'on le veuille ou non, les bons résultats d'un club rejaillissent sur la renommée de la commune. Mais le plus important, c'est qu'un club bien géré financièrement et sportivement attire les familles et les jeunes qui trouvent ainsi un lieu de formation sportive et humaine. On ne le sait peut-être pas suffisamment, la formation donnée aux éducateurs de foot bénévoles insiste sur l'aspect ludique ; il faut apprendre aux jeunes le plaisir du jeu et faire jouer tout le monde ; le résultat du match n'est pas prioritaire, m'expliquait un éducateur que je secondais à l'AS - Monts en Touraine.

Je ne pense pas que l'intérêt que je portais au sport ait nui à mon engagement syndical à Sabla-Cinq-Mars, une usine de

préfabriqués en béton comptant 280 salariés. J'y ai été délégué syndical, du personnel, du comité central d'entreprise et membre du bureau national des carrières et matériaux. Même si évidemment ces tâches n'ont pas été toutes cumulées, elles demandaient un investissement sérieux.

Cependant j'ai toujours pensé qu'un syndicaliste ne devait pas être un doctrinaire pur et dur, mais qu'au contraire il devait s'efforcer d'être profondément humain et respectueux de tous ceux, trop nombreux, qui n'étaient pas branchés sur le syndicat. On est bien d'accord : être humain ne signifie pas être mou et sans conviction. Mais je dois reconnaître que les copains, auxquels je venais de distribuer un tract, parlaient plus volontiers de la chasse, de la pêche ou du match de foot du dimanche et quelquefois de leur famille.

Les camarades, qui reconnaissaient mes qualités sportives, admettaient plus facilement mes positions et mes convictions syndicales, m'a-t-il semblé. En tout cas, fort de l'expérience ariégeoise acquise à l'usine Péchiney d'Auzat, avec les camarades du comi-

té d'établissement, nous avons lancé un tournoi de foot inter-ateliers qui a connu un beau succès pendant des années. Dans la foulée, avec les CE des usines locales et l'armée de l'air installée avec ses radars dans les caves de Cinq-Mars, nous avons organisé un tournoi inter-entreprises fort prisé, qui par la suite s'est déroulé à Langeais, la ville voisine.

Loin de moi de dire que les adhésions syndicales se sont multipliées pour autant ; d'ailleurs il n'y a pas à confondre sport et action syndicale. Mais pour un comité d'établissement, si son rôle essentiel est de contrôler la gestion et la marche de l'entreprise, son rôle secondaire peut être de répondre aux besoins des salariés dans le domaine des loisirs, – le sport en fait partie –.

6) Le sport une source d'équilibre

Au début de ce témoignage j'ai cité la fameuse expression : « *Un esprit sain, dans un corps sain* »... Je pense très sérieusement que l'activité sportive peut contribuer à fortifier cet équilibre. Je suis tout à fait d'accord avec mon ancien préfet de discipline dont la hanti-

se, quelque peu exagérée, était de faire jouer les élèves pendant les récréations.

Le jeu, le sport pratiqué par les jeunes ne résout pas tous les problèmes, mais il aide à canaliser des besoins de se dépenser et de s'exprimer. Je suis profondément triste de voir auprès de chez moi une bande de jeunes de la cité qui palabrent des journées entières, alors que les terrains de foot et de basket, les tables de ping-pong proches sont inutilisées.

Le sport permet dans les sports collectifs, de découvrir la place de l'équipe ; il est source d'équilibre car il demande entraînement, contrôle de soi, intégration au collectif et esprit de solidarité avec le groupe.

Grâce au sport, j'ai pu éviter les interminables repas de baptêmes auxquels j'étais si gentiment invité... il fallait bien faire le choix entre la convivialité du repas festif et la fidélité à l'équipe sportive ; ce dilemme a habituellement été résolu par la promesse d'une apparition en fin d'après-midi.

Vraiment je crois que le sport m'a beaucoup apporté et c'est ce que je vais essayer de dire en concluant ce témoignage.



En conclusion : le sport et la Mission

À la Mission de France, nous avons toujours eu le souci d'être proches du monde des salariés ouvriers et d'en partager les conditions de vie ; nous aimons beaucoup la formule "être avec". Voilà pourquoi en Brie, j'ai été ouvrier agricole, avant d'être manœuvre chez l'artisan-maçon de mon village ; en Ariège, embauché par un "négrier", j'étais loué à Péchiney ; en Touraine, c'est à Sabla, une usine de préfabrication, que j'ai travaillé pendant quinze ans jusqu'à la pré-retraite forcée.

Ouvrier et aimant le sport, c'est le même désir de proximité qui m'a amené à signer des licences de foot ou de pétanque, disciplines sportives populaires comme je l'ai déjà expliqué. La condition ouvrière, les "luttes" communes menées au travail ou sur les terrains de sport, produisent un ciment de qualité, favorisent estime et camaraderie. J'ajouterai que le sport m'a permis de rester proche des jeunes au contact desquels j'ai gardé jeunesse de corps et d'esprit.

Cet "être avec" la vie ouvrière, la vie syndicale et la vie sportive a progressivement forgé en moi un être nouveau avec des solidarités telles que, débarquant à Montluçon âgé de 68 ans et inconnu, j'ai été rapidement reconnu par le milieu qui est le mien désormais.

Au lieu d'être une fantaisie ou un handicap, je pense que le sport a été pour moi un plus pour vivre le ministère de la proximité et de l'humain essentiel à la mission évangélique. Enfouissement oui, mais enfouissement dans le sens de la parabole : le grain pour germer doit d'abord être enfoui dans la terre. Mais après, que de joies fortes et secrètes procurées par les germes, les bourgeons et les fleurs qui poussent abondamment sous la forme de regards, de gestes, de dialogues, de témoignages, tous aussi précieux les uns que les autres et qui m'aident dans la voie de la mission.

Les différents clubs sportifs auxquels j'ai donné beaucoup de mon temps et dans lesquels j'ai connu des joies multiples m'ont conforté dans ce slogan de la Mission de France : "avec Jésus-Christ, prêtre dans un monde que j'aime".



Le sport...

Quand Louis Peignon m'a demandé d'écrire notre vécu sportif commun au sein d'un même club de Football d'Indre et Loire, je me suis dit : "*mes propres souvenirs reflèteront-ils la réalité du passé ?*"

J'ai occupé deux postes :

- l'un comme entraîneur des équipes juniors et seniors,
- l'autre comme encadrant et initiateur d'équipes jeunes.



Rôle d'un entraîneur d'un club de district

- Préparer physiquement l'ensemble des joueurs : travail de fond avant le championnat;
- Maintenir la meilleure condition physique pendant la période de compétition;
- Faire des choix tactiques en fonction des joueurs disponibles, de l'adversaire sur le terrain ;
- Faire progresser la technique individuelle du joueur;
- Savoir gérer :
 - valoriser l'individu
 - toujours positiver
 - établir et maintenir des relations entre joueurs et dirigeants
 - être à l'écoute.

.../...

T é m o i g n a g e

.../...

- Rappeler les règles de civisme :
 - la ponctualité
 - le respect de l'autre
 - l'engagement de chacun à participer aux entraînements, matchs, réunions.

Rôle d'un initiateur

[Avant saison]

- Savoir accueillir les jeunes, les débutants et leurs parents et les informer de ce qu'il attend d'eux.

[Ensuite]

- Apprendre à respecter l'encadrant, les dirigeants, le matériel.
- Apprendre ou réapprendre la politesse "bonjour, merci, excuse, sourire".
- Respecter la ponctualité.
- Rappeler les mesures d'hygiène : douches, linge de rechange.
- Faire participer les parents dans les déplacements des équipes (voiture), dans les animations locales (tournois, plateaux débutants).

L'éducateur aide le jeune à construire sa personnalité en collaboration avec les parents.

Relations spécifiques avec un joueur et dirigeant : Louis Peignon.

Louis m'a beaucoup aidé dans le club, sur le terrain, dans les réunions d'encadrement. Sa façon de voir ou d'interpréter les choses convergeait très souvent

.../...

.../...

avec mes idées. Il était l'élément modérateur parfois et la locomotive d'autres fois.

Il savait négocier, atténuer les différents et servait souvent de charnière entre les joueurs et les dirigeants.

Sa vie active de prêtre-ouvrier, de syndiqué ouvrier travaillant durement en entreprise ne pouvait qu'être un exemple pour tous.

Il savait faire partager les joies (mariage, naissance) et atténuer les peines (notamment lors du décès d'un jeune éducateur).

Conclusion sur le sport d'équipe amateur

Un club est une société où il faut se battre pour avoir sa place, où l'on doit suivre les règles dites "citoyennes".

On y apprend à se surpasser pour gagner, et aussi à savoir perdre. On applique le dévouement, la discipline : c'est simplement une bonne école pour la vie.

Récemment un adulte de 30 ans (qui était un enfant à problèmes) que j'ai rencontré lors d'une fête locale et que je n'avais pas revu depuis plus de 15 ans m'a dit ceci : "*Si je ne vous avais pas connu au sein de cette association, j'aurais probablement mal tourné.*"

Rien que pour cela, les centaines d'heures passées sur les stades me sont apparues bénéfiques.

Michel BUREAU
(37) Cinq-Mars-la-Pile.



"Petit Louis"

Je me souviens d'Alain Sergeant, prêtre à Villegruis, en Seine et Marne, aux environs des années 60, disant la messe le dimanche matin dans différents villages, regroupant la jeunesse du moment, le "baby boom", le dimanche après-midi, autour du seul sport praticable, le foot, dans un pré mis à disposition par un agriculteur.

Tous arrivaient par les moyens de locomotion de l'époque : marche à pied, vélo, voiture du prêtre qui allait chercher les plus éloignés. Les buts : quelques pulls sur le sol. Nous avions ainsi plaisir à nous retrouver pour disputer notre "Coupe du Monde".

Les plus mordus furent orientés vers l'équipe du chef-lieu de canton, Villiers Saint Georges, où Louis Peignon, prêtre dans le secteur, motivait ses troupes pour disputer un championnat régional.

"Petit Louis", l'arrière-central, libérant toute énergie, sautait plus haut que les avants-centres adverses, bien que plus petit d'environ 20 cm. Il mettait le feu aux poudres, lors de certaines actions, pour relancer son équipe, calmait les esprits lors d'échanges musclés, sans oublier de s'en prendre à l'arbitre, en cas de nécessité. Il lui fallait également gérer les problèmes humains de chacun des joueurs. L'ambiance était créée, les spectateurs prenaient plaisir à voir les jeunes défendre leurs couleurs, ce qui leur permettait de communiquer.

Ce sport collectif m'a appris à respecter non seulement des équipiers mais aussi mes adversaires, à prendre des coups sans les rendre. La médiatisation actuelle et les enjeux financiers ont relégué au second plan ces règles de base, pourtant valables dans la vie de tous les jours.

J.-Michel VAN DER LINDEN

Le sport et soi

Isabelle (31 ans) est psychologue dans une association. Elle est non voyante depuis 1980. Sportive (cheval, ski, parachute... et même trapèze volant !), elle pratique surtout le tandem à la "STAARP"* (Section tandem des auxiliaires des aveugles région parisienne), où Bernard Amiot, prêtre de la

MDF, est l'un des pilotes

(voir LAC n°174).



* STAARP, 68 rue Douy Delcupe, 93100 Montreuil.

par Isabelle FLÉCHIER

D'où provient cette envie de faire un sport ! Par goût ? par choix ? Difficile à dire... Je crois que cela est apparu par sens d'imitation. Zut ! j'en avais assez de voir les frangins partir en me laissant là toute seule avec les parents ! Alors, hop ! Dur, dur, les premières fois le vélo ! L'équilibre est difficile à faire !

Enfin, après des débuts cahotiques, on acquiert une maîtrise de l'engin et cela commence à aller beaucoup mieux. Mais, patatras... voilà que la vue joue des tours ! Le vélo au placard ! Et puis, comme ça démange de faire tourner les jambes et de retrouver une

T é m o i g n a g e



certaine liberté, on se dit qu'on essaierait bien de faire du tandem ! Oh quelle surprise, c'est plutôt agréable !

La pratique du tandem apporte un tas de sentiments, de sensations, de souvenirs impérissables et chers à mes yeux.

Ma plus belle randonnée, c'est sans doute La "Montagne De Reims". Pas seulement à cause du Champagne que je ne me suis pas privée de goûter et de regoûter, mais aussi ce truc qui nous pousse toujours en avant.

C'était une très belle journée de septembre. Nous avons choisi de parcourir 150 km à travers les coteaux. Cela ne faisait que monter et redescendre aussitôt (13 à 16 % chaque côte). Au bout de 120 km, j'ai littéralement explosé, je n'en pouvais plus et la côte de Chatillon, Xavier, mon pilote d'alors, l'a finie tout seul. En haut, assise sur un banc, Jérôme, un autre copilote, m'a fait un massage "magique" et, 10 minutes plus tard, j'étais de nouveau sur ma selle à pédaler comme un

beau diable et à terminer les 30 derniers km à plus de 30 km/h. J'oublie de dire que sur ces derniers kilomètres, les gars en vélo nous poussaient en côte, et nous, nous les attendions dans les descentes. Nous avons donc fini en menant un peloton de cyclistes bien contents d'avoir trouvé un pare-vent globe-trotter.

Pendant cette randonnée, j'ai compris ce que les expressions "dépasser ses limites" et "aller au bout de soi-même" signifiaient. J'ai ressenti alors les muscles, les articulations mises en mouvement pour pédaler. À ce niveau, surgit un certain automatisme : malgré les jambes dures, les poignets cassés, les fesses meurtries, les abdominaux tendus, les yeux las, la tête lourde qu'on a envie de laisser à l'abandon, les pieds entraînent la chaîne, les roues, le tandem à chaque appui sur les pédales. Et, au-delà de tout ça, émerge, aussi étonnant que cela puisse paraître, une grande paix intérieure. Le quotidien s'efface pour laisser place à une ouverture au monde. Le corps, le tandem et l'environnement s'épousent étroitement, ne font plus qu'un. Il faut avancer. Il demeure l'instinct de ne pas laisser tomber

T é m o i g n a g e

l'autre. Sens du devoir ? Fierté de ne pas poser pied à terre le premier ? Volonté d'aller au but qu'on s'est fixé ? Sens de l'union sûrement ! car sans se parler on ressent son partenaire. Nous sommes reliés par ce foutu engin qu'est le tandem. Ce dernier réagit et rapporte à chacun ce que fait l'autre : changement de vitesse (un relief différent ou un besoin de se détendre) ; coups de pédale irréguliers (trop dur ou fatigue) ; pesée sur le guidon (lâchage de mains et donc, l'autre est sans doute redressé) ; tandem qui bouge (peut-être que l'autre se trémousse sur sa selle pour se soulager les fesses qui commencent à s'endolorir ?)..

Cette expérience me fait dire également que, si j'avais été seule sur mon vélo, je me serais sûrement arrêtée. Mais, voilà ! en tandem chacun compte sur l'autre ! Nous partageons la même barque. On a envie de se faire plaisir, mais aussi de faire plaisir à l'autre. Il existe là une convivialité entre les deux. Bien des fois, le ressenti

d'une poussée, d'une accélération de l'autre a provoqué chez moi un accord tacite et j'ai appuyé davantage pour satisfaire le désir du pilote. J'ai éprouvé alors une joie de donner gratuitement du plaisir et en recevoir en retour.

Ainsi, pratiquer le tandem crée une chaîne d'amitié, de générosité, de solidarité entre les deux individus tout en distribuant à chacun sa part d'efforts, de souffrances, de joies, de fierté.



Témoignage

Je me souviens d'une étape particulièrement dure et pénible en Corse. Nous avons dormi la veille dans un gîte d'un petit village typique tout à fait charmant. Nous avons mangé avec le groupe de randonneurs pédestres arrivé en même temps que nous. Le matin, ils étaient partis avant nous. Au détour d'un virage en pleine montée, nous les avons retrouvés. Là, le tandem est passé triomphalement entre une haie de supporteurs. Des ailes ont poussé subitement, la grimace de l'effort s'est transformée en un grand sourire. Une volée d'applaudissements nous a accompagnés quelques mètres encore. Nous ne nous connaissions que de la veille, mais cela avait suffi pour créer une sympathie.

Mieux encore, peut-être, au cours de cette même journée, nous avons essuyé la pluie, le vent (pourtant les Corses nous avaient dit "oh ! dans une heure c'est fini !", tiens, on peut toujours rêver !). Nous nous sommes engagés dans une descente périlleuse, jonchée de branches et de feuilles. C'était glissant et on avait froid et faim. Dans nos sacs, on avait un peu de provisions mais

où s'arrêter ? Au loin, un bar. Pas possible d'accélérer, c'est trop risqué. C'est rageant. Enfin, nous y voilà. On dépose le tandem sous la véranda et on entre. On commande une boisson chaude. Et puis, on déballe nos pauvres victuailles. Le cafetier arrive alors avec deux assiettes, deux couverts, deux serviettes et du beurre pour accompagner notre jambon, plus une bouteille de rouge ! La conversation s'établit à propos de tandem et de notre périple. Quelle chaleur au fond du coeur ! En partant, il a refusé qu'on le règle. Émouvant, non ?

Le tandem est aussi un excellent moyen de rencontre. Il attire la sympathie, la curiosité et rompt en quelque sorte la solitude, la timidité.

La relation humaine se situe donc autant à l'intérieur de notre club qu'à l'extérieur avec ceux que l'on rencontre au cours de nos sorties. Quand nous organisons un séjour tandem en dehors de la région parisienne où nous sommes implantés, nous prévoyons parcours, participants, transports, hébergements. Nous aimons, à ces occasions, retrouver des amis. Si

T é m o i g n a g e

ce n'est pas possible, nous cherchons des gîtes. Quelquefois, nous rencontrons des personnages ! Je pense, par exemple, au gîte de Halle sous les Côtes, où le propriétaire est revenu avec la bouteille de gnôle maison. Ou à celui Venaco (Corse), en haut d'une côte de 18 % où Charles, notre hôte, nous a accueillis avec un grand sourire et nous a raconté comment il a construit la maison, les histoires du pays, de braconnage. On ne pouvait plus l'arrêter.

Néanmoins, le tandem procure aussi des moments de griserie de vitesse, de rivalité. Cet engin n'est pas très compétitif en escalade face à un vélo mais, en descente ou sur du plat, il est imbattable. Nos machines pèsent entre 22 et 25 kg et ce sont des randonneuses. Pourtant, dans les Vosges, Xavier et Jérôme, à fond et pédalant comme des fous, ont atteint 85 km/h. Là, la recherche de la vitesse est palpitante. Le tandem est poussé au maximum de ses capacités et on le sent foncer,

s'emballer, et notre corps se tend pour l'encourager à aller encore et toujours plus vite. Ce qui nous pousse ? Sans doute, le désir de faire un exploit. Ce besoin de vitesse se retrouve lorsque nous nous amusons à faire la course. On se frotte et on se prouve qu'on est meilleur que les autres. Et puis, cela se conclut autour du verre de l'amitié.

La pratique du tandem entre ainsi dans une notion de jeu, de joutes à l'amiable dans lesquelles chacun mobilise le maximum de forces et de volonté. Nous sommes égaux dans l'effort et dans la rage de gagner.



Que faut-il faire pour entrer dans notre club ? Eh bien, seulement aimer le vélo et la franche camaraderie. En effet, il est ouvert à tous du moment que la personne veuille faire du tandem. Cette particularité s'explique par le fait que les pilotes souhaitent rarement se voir conduits par leur copilotes. Pourquoi ? Eh bien,

T é m o i g n a g e



ces derniers sont, en principe, des déficients visuels. De plus, nous avons le privilège d'être un club d'une quarantaine de membres de tout âge. Une bonne quinzaine de pilotes dont 5 féminines et 25 copilotes, dont 11 féminines. Le principe du club veut que l'on change systématiquement de copilote. Aussi, venez nombreux essayer ou réessayer cette fabuleuse bicyclette. Le tandem représente une invention géniale puisqu'il permet à des personnes de pratiquer un sport impossible sans lui. Cette situation crée une relation encore plus étroite entre les deux. Le pilote partage sa passion du vélo avec quelqu'un qui ne voit pas la route, le paysage, et il raconte ce qu'il voit. En retour, le copilote, déficient visuel, recense les odeurs, parfums, bruits auxquels la personne voyante ne prête pas toujours attention.

Ainsi, pilote-copilote se complètent et forment un couple. Chacun est soumis aux contraintes de la machine. En principe, le pilote est maître de son véhicule. Cependant, le copilote a une action considérable, il ne fait pas que pédaler. Il contribue à l'équilibre de

l'ensemble, c'est-à-dire qu'il permet de stabiliser par son maintien, par son adaptation immédiate aux mouvements du tandem, par sa légèreté sur l'engin. La crispation du copilote empêche le pilote d'effectuer des manoeuvres de manière aisée. Le copilote peut parfaitement diriger en oscillant comme il faut ou en refusant de tourner. Il peut bloquer les pédales.

C'est pourquoi une entente entre pilote-copilote se révèle précieuse. Chacun donne confiance et assurance à l'autre. La communication, verbale ou non-verbale, fonde l'harmonie du couple. Il est nécessaire de se sentir bien dans son corps mais aussi, dans cette relation pour apprécier ce sport. Et la STAARP (Section Tandem des Auxiliaires des aveugles de la Région Parisienne) demande, de surcroît, d'aimer le cyclotourisme. Aucun membre ne peut rester longtemps uniquement dans un esprit de "bonne action". Le non-voyant acquiert, grâce à l'autre, une liberté de circulation rarement atteinte par les transports en commun, c'est vrai. Mais, à deux, bien souvent, de grands projets nais-



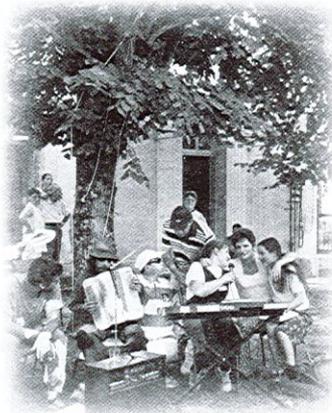
T é m o i g n a g e

sent et se réalisent tandis que tout seul, la motivation s'effrite. Paris-Lourdes est un bel exemple de réunion de moyens, de volonté pour concrétiser un projet. Accepter un entraînement intensif, la promiscuité, les heures de mécanique. Résultats : de merveilleux souvenirs qui font envie à ceux qui n'y ont pas participé.

En un mot, l'exercice de ce sport permet de partager une passion : celle du cyclotourisme. Pourquoi continuer malgré les souffrances et les disputes ? Le désir de partager

de grandes émotions, de fortes sensations et de se retrouver dans un milieu harmonieux et gai. Ainsi, la convivialité, l'amitié priment. L'oubli de la différence autorise justement le bon esprit d'équipe du couple tandémiste.

Dans une telle ambiance, ce sport est bon pour le moral. Préventivement ça évite de consulter un psy. Il arrive même que ce soit curatif, en complément d'un traitement thérapeutique. Mieux vaut prévenir que guérir : venez piloter chez nous, plus on est de fous, plus on rit.





Des témoins dans le sport

par Étienne CAMBIS, prêtre de la MDF,
et ses amis

Étienne Cambis est dans une résidence pour personnes âgées à Reims. Dans son ministère sacerdotal le sport a toujours tenu

une place importante. Des amis en témoignent avec lui.



Le C. A. Lisieux
a-t-il trouvé en Cambis
l'ailier-gauche idéal ?

D'où te sont venues ta passion et ta pratique du sport ?

« Je n'ai jamais eu à me forcer pour entrer dans le sport. À l'époque de mon enfance, mon père était Président des arbitres du Nord et de l'Est. J'emmenais le ballon dans la moindre promenade. J'accompagnais mon père aux réunions des arbitres. M'asseyant bien sage, j'assistais alors aux matches dans la région... Également la pratique du vélo, du tennis, du foot, ont fait partie de mon éducation familiale. »

Comment as-tu poursuivi cette pratique du sport dans ta vie ?

« En 1944, j'arrive au séminaire de la Mission de France à Lisieux. J'ai la chance d'être



bien reçu par le Père Augros, supérieur, qui me laisse m'engager dans le Club Athlétique de Lissieux...

Je pense qu'a commencé là ma prise au sérieux des rencontres humaines occasionnées par le sport, à la lumière de ma foi. Que je sois depuis dans l'Eure, en Charente, en Normandie ou en Picardie, le ping-pong, la pétanque ou le football ont été toujours pour moi des lieux de nombreuses relations dans un pays, un village, une région ».

La pratique du sport a bien été pour Étienne un lieu de vie qu'il a vécu comme prêtre.

① Témoignage de Michel BIDOT, un ami de presque 50 ans, heureux retraité de retour dans sa Charente natale.

Quelques anecdotes à propos de sport.

Alors qu'en ping-pong, j'avais un jeu plutôt basé sur la défense, Étienne – le jour de Noël 1953 – a passé plusieurs heures à m'apprendre à attaquer du coup droit.

Mes débuts, à 17 ans, en foot (autre que scolaire), c'est encore à Étienne que je les dois ; lors d'un tournoi il a fait en sorte que les dirigeants du club de Mansle me prennent dans l'équipe senior pour une mi-temps à l'essai ; en fait, j'ai joué les deux matches en entier !

Pour favoriser, entre autres chez les ados, la pratique des sports aquatiques, Étienne avait lancé la réalisation de périssoires dont l'une, à l'arrière tronqué (planches insuffisamment longues !), avait été baptisée "Le Ripoton", nom donné à un oiseau plongeur en Charente. Ce Ripoton à la trajectoire un peu "zigzagante" a permis des randonnées sur la Charente (descentes des courants, des écluses en particulier, avec mes frères) et même les premiers apprentissages de la voile (fabrication maison bien sûr, d'un mètre carré environ).

Cette pratique du sport, autant de loisir que de compétition, a été l'occasion d'intégrer des groupes (de jeunes et d'adultes), m'obligeant ainsi à maîtriser quelque peu une timidité qui m'incitait à rester isolé.

Si faire du sport, c'est "jouer" individuellement ou collectivement, c'est aussi prendre conscience que le travail (l'entraînement) est

T é m o i g n a g e



nécessaire, parce que les seules qualités naturelles deviennent vite insuffisantes.

Au travers des matches, on apprend aussi le respect de l'autre et des autres – partenaires, dirigeants, adversaires mais aussi arbitres – en évitant les coups en douce ou les gestes répréhensibles. Cela oblige donc à se dépasser pour toujours vouloir faire mieux.

Ce goût de progresser, mais aussi d'être avec les autres (et plus tard disponible aux autres) a certainement été en grande partie à l'origine de ce que j'ai essayé d'être en tant qu'adulte :

- d'abord répondre toujours présent, quoi qu'il en coûte, aux demandes et sollicitations des autres, même si parfois assumer cette acceptation est contraignant ;
- dans la vie professionnelle, vouloir, savoir mettre la barre plus haut (d'abord ouvrier, puis professeur technique, puis formateur d'enseignants, tout en restant à l'écoute, en relativisant les échecs, en mettant en exergue les réussites pour mieux rebondir, et en pratiquant une critique toujours constructive dans un réel travail de groupe (élèves, stagiaires, collègues) ;

- dans la vie familiale, en étant présent pour encourager plutôt que pour critiquer, aider à l'orientation dans les études et aussi pour faciliter la pratique du sport.

Bien évidemment, les valeurs découvertes et/ou acquises par le sport ont influencé ma vie de militant (JOC, ACO, syndicat, groupe de préparation au mariage, associations de parents d'élèves, club de tennis de table). À mon tour (certainement parce qu'Étienne m'avait montré l'exemple et m'en avait donné l'envie), j'ai essayé de favoriser les progrès de jeunes pongistes, mais aussi la prise de parole par des parents d'élèves pas toujours à l'aise dans un milieu si différent du leur, ou la mobilisation de collègues dans les décisions et les actions syndicales, sans parler ni décider à leur place.

Pour conclure, je peux dire que si Étienne n'a pas été la seule personne qui ait compté (et qui compte encore !), il a été celui qui m'a permis de commencer à devenir l'homme que je suis.



🕒 **Témoignage de René MICHAUD,
retraité de l'enseignement, âgé de 75 ans.
Résidant à Mazerolles, petite commune
rurale charentaise.**

En 1958, j'ai connu Étienne lors d'une rencontre de football entre l'équipe de Mansle, commune où il exerçait son sacerdoce, et celle de Montemboeuf. J'étais alors instituteur dans une petite commune toute proche. Nos premiers rapports furent surtout physiques. Étienne occupait le poste d'ailier gauche, moi j'étais ailier droit.

En 1960, ayant demandé ma mutation pour Chasseneuil – ma commune natale – j'eus la grande surprise de retrouver Étienne qui y avait été nommé l'année précédente.

Dès son arrivée dans la commune, Étienne a pris contact avec la Société Omnisports pour pratiquer tennis de table et football. Très vite, jeunes et moins jeunes l'apprécièrent et l'adoptèrent. Un groupe cyclotouriste se créa.

Étienne me demanda si je voulais bien l'aider à encadrer le groupe des jeunes cy-

clotouristes. Cette proposition ne me posa aucun problème et c'est ainsi que pendant quelques années, chaque été, nous emmenions des jeunes : apprentis, cultivateurs, étudiants, dans l'île d'Oléron où nous aménagions un camp d'adolescents (camp légalement déclaré à la Préfecture et à Jeunesse et Sports).

L'effectif était variable, de 12 à 25, suivant les années. Le séjour durait une dizaine de jours, trop court sans doute pour les jeunes.

En plus de ces sorties à l'île d'Oléron, Étienne a fait connaître aux jeunes le Massif Central, l'île de Noirmoutier et même l'Espagne. Ces sorties se sont toujours déroulées dans une ambiance extraordinaire et dans la plus entière confiance.

Les jeunes participants ne pratiquaient pas forcément un sport particulier mais tous attendaient avec une grande impatience le moment d'organiser la sortie avec Étienne... et les vélos étaient toujours au point.

La discipline, souple il est vrai, était très bien acceptée. Chacun se pliait avec bonne



humeur aux différentes tâches du camp, y compris cuisine et vaisselle.

De véritables liens d'amitiés se sont créés et plus de 30 ans après, les souvenirs restent très vivaces. C'est avec une grande nostalgie qu'au cours de rencontres, on évoque ces sorties cyclistes.

J'ai la grande chance de rester en rapport avec Étienne et c'est très souvent que les anciens "cyclos", maintenant pères de famille, s'inquiètent de la santé de leur ami Étienne, celui qui, pour eux, plus qu'un prêtre, fut un grand frère tant sa bonté, sa disponibilité, sa générosité étaient grandes. Étienne est pour tous l'ami.



Tour de France

⊕ Quelques paroles d'une lettre à Étienne écrite par le Docteur Jean-Claude LOUIS de Montmoreau, maire et Président du pays Sud Charente, disent ce que le sport lui a apporté.

46 ans plus tard...

C'était à Mansle, j'avais 16 ans et vous 32 ! Avec le recul, je crois pouvoir dire que c'est à ce moment-là que la "ligne de vie" a basculé.

À travers vous et grâce à vous, j'ai découvert le sport et surtout les qualités qui s'y rattachent et qui le dépassent.

Au début par le "foot", qui était à la fois :

- Orgueil et humilité
- Égoïsme et don de soi
- Individualisme et obligation de collectif et de "service aux autres"
- Dépassement de soi complètement, entièrement gratuit
- Envie de se faire plaisir et surtout de faire plaisir aux autres (coéquipiers, dirigeants, supporters)

- Joie de vivre et déception provisoire avec toujours la possibilité de faire mieux le match suivant.

C'était la vie d'une adolescence heureuse qui avait trouvé "quelque chose" pour toute une vie.

⊕ Alain Savi d'ALLOUE, instituteur, exprime lui aussi ce que la pratique du sport lui a apporté.

Le sport que j'ai le plus pratiqué est le tennis de table. J'ai eu la chance, étant jeune, de connaître quelqu'un qui m'a donné envie de poursuivre, même si je n'étais pas un grand sportif. Plutôt un dilettante.

Le cyclotourisme que nous pratiquons nous a appris à vivre ensemble, le goût de l'effort. Et nous en avons bien besoin certains jours...

Le temps passant, le syndicalisme aidant (CFDT), j'ai fait la défense du personnel. J'ai été élu pendant 15 ans en Commission Paritaire. J'ai pris plaisir à participer à l'encadrement des jeunes, et des moins jeunes, toujours dans le tennis de table, mais aussi dans le cross et la marche.

Nos lecteurs concluront avec nous que toutes ces valeurs du sport, en consonance avec l'Évangile, insufflent la joie de vivre et donnent une dynamique pour l'existence.



Passage du jeu au sport

par Alain SERGEANT

prêtre de la Mission de France

Vivant à Tergnier (diocèse de Soissons), Alain nous donne quelques clés pour mieux saisir la relation du joueur et du sport. Sportif lui-même, sa réflexion aide à situer l'importance du sport dans la vie sociale, en prêtant attention aux dérives possibles...

« *L*e rire est le propre de l'homme » a dit un philosophe.

Le petit de l'homme, **tout bébé**, sait sourire quand il est heureux, même dans son sommeil quand il rêve.

Avant qu'il ne sache marcher, il s'amuse déjà, dans sa chaise, à faire tomber ce qui est à portée de sa main, une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à usure de la patience de son père ou de sa mère !

Dès qu'il sait se tenir debout et marcher, tout objet à portée de son pied devient un ballon qu'il envoie n'importe où : une balle, une boîte de conserve ou même le chapeau de Papy !



À l'école maternelle, tout lui sera enseigné sous forme de jeu, de conte ou d'histoire.

C'est dans le jeu individuel mais surtout collectif qu'il prend conscience de son corps et de ses capacités physiques.

Au cours de gymnastique, le professeur saura déjà discerner les qualités physiques de ses élèves et les orienter vers telle ou telle discipline sportive.

Mais déjà intervient, chez l'enfant, l'impact médiatique de la télévision. Il rêve d'être un autre ZIDANE (foot), un nouveau JACKSON (basket), un successeur de DOUILLET (judo) ou le double de RICHARDSON (handball).

L'enfant, en effet, a besoin de héros auxquels il s'identifie dans ses jeux, dans ses pensées, dans ses rêves. Il y a des héros imaginaires (fées, superman ou Pokémon) et les héros en chair et en os, les stars qu'il peut voir et applaudir, qu'ils soient chanteurs, groupes de rock, vedettes de cinéma ou sportifs.

La publicité, d'ailleurs, ne se gêne pas de faire appel à ces vedettes pour vendre tous leurs produits.

On comprend alors facilement que les enfants ou les jeunes soient attirés, très tôt, par tel ou tel sport en vogue, surtout quand la France gagne !

Des sports pourtant complets, comme la boxe, la gymnastique, l'athlétisme, l'aviron ou la natation ont baissé en nombre de licenciés, au profit du football, du basket, du hand et du judo, plus médiatiques.

SPORT INDIVIDUEL ET SPORT COLLECTIF

La France est devenue, depuis une trentaine d'années, un pays sportif. Elle est présente dans la quasi-totalité des disciplines aux Jeux Olympiques et également aux Jeux Paralympiques (les Olympiades des handicapés). Elle possède des entraîneurs de grande valeur qui lui sont enviés par de nombreux pays, grâce à un Ministère de la Jeunesse et des Sports qui donne aux Fédérations et aux athlètes de haut niveau des moyens techniques et financiers non négligeables.



La formation des Jeunes (5 à 18 ans) se fait dès l'école (cross-country, compétitions inter-classes), puis dans les Clubs qui peuvent détecter leurs réelles qualités et les orienter vers le sport de compétition où ils pourront le mieux s'exprimer, selon leur morphologie, leur caractère ou leur motivation.

Des jeunes s'exprimeront mieux dans un sport individuel que dans un sport collectif, qui demande davantage d'esprit d'équipe mais donne en contre-partie davantage d'enthousiasme, tant aux acteurs qu'aux spectateurs. Il suffit de comparer l'ambiance silencieuse d'un tournoi de tennis à celle d'un stade de football, de rugby ou de basket, qui soulève l'enthousiasme pendant, avant et après le match.

LA COMPÉTITION

Dès les premières notions de base acquises, l'enfant et le jeune aspirent à la compétition : s'affronter à d'autres avec la volonté de gagner est très motivant.

Des championnats et des coupes s'étalent sur les 2/3 d'une année, en respectant les âges et les valeurs des équipes, ce qui fait que chacun peut gagner un jour ou l'autre et progresser. Les plus motivés peuvent allier étude et sport dans des établissements spécialisés appelés "Sport-Étude" : ce sont des pépinières de futurs professionnels.

De 5 à 18 ans, et c'est le gros de la troupe des sportifs, les jeunes font partie du sport dit "AMATEUR",

Pourtant, depuis peu, on voit des jeunes de **moins de 18 ans**, très doués, être payés officiellement ou en dessous de table ; ça se voit, en particulier, au tennis, à la gymnastique, à la natation et au football.

Chez les **plus de 18 ans**, la plupart des sportifs jouent, gratuitement, dans des équipes amateurs. Mais, de l'amateurisme "pur", on passe aujourd'hui très vite à l'amateurisme "marron" : des sportifs, tentés par l'argent, reçoivent, discrètement, de certains clubs, une rémunération mensuelle ou une "prime de match" (100 F. ou plus selon les résultats). Ce n'est pas légal, mais ça se fait !



Réflexion

On en vient alors à oublier que le sport est un jeu. Il faut gagner coûte que coûte, quelle que soit la manière.

Interviennent, en plus, **le poids des sponsors**, qui risquent de se désengager l'année suivante en cas de descente en division inférieure, le poids des subventions de la municipalité et celui des spectateurs et des clubs de supporters. Ils font ainsi pression sur l'équipe, sur les joueurs et sur le pauvre entraîneur, considéré souvent comme le bouc émissaire des mauvais résultats.

Pour s'attribuer la venue, dans leur club, de bons joueurs, des clubs dits "amateurs" vont offrir un travail à mi-temps, une maison, une voiture, une prime substantielle d'engagement ou d'autres avantages.

Il y a enfin le **PROFESSIONNALISME**, réservé à des athlètes chevronnés, de haut niveau, qui ont fait leurs preuves en amateur.

Là, le professionnalisme est très structuré, avec contrat, fiche de salaire, assurance, points de retraite, syndicats de joueurs. Le salaire varie énormément selon le sport et la

classe du joueur. Il est souvent remis en cause d'une saison à l'autre, selon les résultats obtenus. Un contrat peut être rompu par l'une ou l'autre partie.

Il faut savoir que ce métier de sportif est limité dans le temps (rarement au-dessus de 35 ans) et soumis à des risques imprévisibles (méforme, fatigue, blessures momentanées ou définitives). Le joueur doit, sans tarder, penser à se reconverter, soit comme entraîneur, soit dans un autre métier sportif ou non.

De plus en plus de sports ont des professionnels ; ce sont : le tennis, le base-ball, le cyclisme, le football, le basket, le hand-ball, la boxe, l'athlétisme, le hockey, le patinage, le ski, le golf, les sports mécaniques, les courses hippiques et tout dernièrement le rugby.

En France, les professionnels représentent 1 à 3 % des sportifs. À titre d'exemple, le football, le sport le plus populaire, compte 800 000 licenciés pour seulement 800 professionnels.





LES DÉRIVES DU SPORT : L'ARGENT ET LE DOPAGE :

L'ARGENT : dans les six sports les plus riches et donc les plus médiatiques, la boxe, le base-ball, le golf, le tennis, le football et le basket (surtout aux USA), la surenchère financière est incontrôlée et scandaleuse !

Un basketteur américain de la NBA (le championnat des professionnels) peut toucher en une année 130 millions de dollars et même beaucoup plus selon sa notoriété.

Un tennisman qui remporte l'US Open touche 750 000 dollars en un seul tournoi.

Récemment, au tournoi d'Australie, le russe KAFELNIKOF, qui va aux tournois en "Jet" privé, trouvait les sommes versées aux joueurs "ridicules", ce qu'a désapprouvé néanmoins SAMPRAS qui lui a répondu : "nous sommes tous surpayés !".

Surenchère aussi effrénée, depuis plus de 15 ans, chez les footballeurs. Les meilleurs gagnent 1 million de francs par mois et lors des transferts, touchent 10 % du montant (80 % vont dans la caisse du club qui a conclu la

vente et 10 % à l'intermédiaire qui a négocié le transfert).

Les clubs de haut niveau sont de véritables **entreprises financières**. Toujours en football, le Racing club de Lens, par exemple, a des bénévoles mais aussi 100 salariés. Les recettes des spectateurs, malgré les 40 000 places, ne comptent que pour 15 % des recettes totales du club ; le reste est alimenté principalement par les droits de télévision (quand ils sont télévisés !), les sponsors et les transferts de joueurs. Il y a pire ! Deux clubs professionnels (Manchester United, en Angleterre, et la Lazio de Rome, en Italie) sont **cotés en bourse**. Aussi leur faut-il, coûte que coûte, réussir, être les meilleurs dans leur championnat et dans les coupes d'Europe, sinon les actionnaires n'auraient pas les profits qu'ils attendent ou retireront leurs capitaux. L'an dernier, un arbitre italien a failli se faire traîner en justice pour n'avoir pas favorisé la Lazio de Rome dans une finale !

LE DOPAGE : Depuis la mort, dans une étape du Tour de France, du coureur cycliste écossais Tom SIMPSON, reconnu s'être



dopé exagérément, toutes les instances sportives et médicales se sont émues et ont pris conscience du danger, pour l'athlète lui-même et pour la régularité de la compétition.

Les nageurs et nageuses d'Allemagne de l'Est et de Chine, en leur temps, avaient fait aussi scandale pour leurs résultats incroyables : ils s'étaient dopés. Certains de leurs entraîneurs ont été condamnés.

Loin de s'arrêter, le dopage n'a fait que s'intensifier, mais d'une façon plus scientifique, plus maîtrisée, n'allant pas jusqu'à la mort, mais pouvant compromettre la santé.

Des laboratoires pharmaceutiques clandestins trouvent toujours de nouveaux médicaments non inscrits sur la liste des interdits, mais donnant les mêmes résultats : substituts d'EPO, par exemple. Et cela, pour permettre une augmentation de la masse musculaire, une meilleure oxygénation des poumons, parfois une modification des cellules nerveuses.

Pourquoi en est-on arrivé là ? C'est bien connu, l'homme veut toujours aller "plus haut, plus loin, plus vite", battre des records.

En sport, les progrès techniques peuvent permettre de meilleures performances : perches en fibre de verre, chaussures mieux adaptées aux genres de courses, combinaisons spéciales en ski ou en natation, moteurs plus performants dans les sports mécaniques, etc...

Mais **le corps humain** doit-il être traité de la même façon, comme une machine qu'on modifie à sa guise ? La fin justifie-t-elle les moyens ?

De plus, une injustice grave punit inexorablement l'athlète "propre", qui ne s'est pas dopé. Il y a tricherie dans les règles ; le jeu est faussé.

Et tout le sport doit rester un jeu, une lutte loyale à armes égales.

Le professionnalisme, avec son besoin de rentabilité, de profit, de performances démesurées, jusqu'à la tricherie, le silence coupable ou l'usure prématurée des athlètes, porte une grave responsabilité.

Le monde des amateurs est tenté de suivre le même chemin.

Les dirigeants, les médecins de club et les athlètes eux-mêmes en ont-ils pris suffisamment pris conscience ?



LE SPORT : ACTIVITÉ D'ÉPANOUISSEMENT :

Malgré les dérives, qui s'appellent "Argent" et "Dopage", il n'en demeure pas moins que nombre d'enfants, de jeunes et d'adultes trouvent dans le JEU et le SPORT un moyen d'épanouissement personnel et une heureuse intégration dans la société.

Épanouissement personnel physique et moral :

- pour se développer harmonieusement, le corps a besoin d'exercices physiques, que ce soit la marche, la natation ou toute autre activité sportive, surtout chez les enfants et les adolescents, au cours de leur croissance ;
- et épanouissement moral en apprenant et en respectant les règles indispensables pour que se déroulent correctement épreuves ou matches.

Le sport ouvert à tous permet l'intégration dans la société à des personnes parfois mises à l'écart de la vie courante : handicapés, étrangers, personnes de couleur.

Tout le monde s'enflamme aux succès des Français champions du monde de football, par exemple, alors que l'équipe est composée d'arabes, d'antillais et de métropolitains de toutes origines ; en 1998, on avait parlé des "bleus-blancs-beurs" pour décrire cette équipe.

Dans les clubs de football où je suis (11 équipes, 140 licenciés), les jeunes d'origine maghrébine sont bien intégrés ; l'un d'entre eux est même capitaine d'une équipe.

Une réserve néanmoins quant aux filles d'origine musulmane : beaucoup d'entre elles sont interdites de sport par leurs parents, tant à l'école que dans les clubs.

Le chauvinisme n'est pas mort, mais il s'estompe grâce aux rencontres internationales où l'on apprécie plus maintenant la performance et l'exploit de l'athlète, de quelque nationalité qu'il soit. L'exemple le plus fort est certainement celui des Jeux Olympiques, qui rassemblent la quasi-totalité des nations de notre globe et c'est tant mieux.



La fonction éducative du sport

par Arnaud FAVART

prêtre de la Mission de France

Aumônier général des Scouts de France, Arnaud (47 ans) a également la responsabilité d'une équipe de la Mission de France pour les jeunes de Gennevilliers, en région parisienne. Sportif lui-même, il sait porter le maillot de l'éducateur.



Avec le clocher, la mairie école, le café épicerie, le stade fait depuis longtemps partie de l'aménagement de base de la cellule communale. Les cités de nos banlieues ont également leur équipement type : le centre commercial, le tabac, l'antenne sociale et la surface grillagée pour les sports de ballon. Des terrains obscurs balayés par le vent aux temples enviés des grandes compétitions, garçons et filles s'adonnent aux joies du sport sous le regard autoritaire et le verbe gouailleur d'éducateurs sportifs. Car la gymnastique d'antan avec ses exercices cadencés a laissé place à l'éducation physique et sportive.



Sur les tatamis depuis l'âge de huit ans, Djamel, malgré l'échec scolaire, s'est forgé un mental de gagnant pendant des années au rythme des compétitions de clubs. Béatrice, 7 médailles d'or aux Jeux paralympiques de Sydney, avoue combien la piscine a été un supplice au temps de son adolescence. Imposée pour la rééducation de ses membres handicapés, la natation l'a totalement réconciliée avec son corps. Étienne, ce GMI (grand maître international) de 19 ans joue aux échecs depuis l'âge de quatre ans, et s'entraîne six heures par jour pour ce qu'il revendique comme un vrai sport. Tout un réseau de détecteurs sillonne la France et ses gymnases pour déceler de la graine de champion chez les plus jeunes collégiens. Pour former une élite olympique, il faudrait huit à douze ans et un volume de pratiquants non négligeable, en deçà duquel tout espoir de médaille est vain. Le sport est devenu spectacle, certes, mais pour des millions d'adeptes, il est d'abord une pratique ordinaire, et pour les pouvoirs publics, un enjeu de la paix sociale. L'image renvoyée par la réussite sportive, qu'elle soit d'un champion, d'une équipe ou d'une nation,

est si importante qu'aucune collectivité locale ne néglige son budget consacré aux équipements et aux éducateurs. Le ministère de la jeunesse et des sports, dans une directive récente, encourage les clubs à former tous ses éducateurs par des diplômes reconnus. En même temps que l'accès à la majorité civique et au permis de conduire, on voit ainsi toute une génération de 16-18 ans s'initier aux linéaments, pratique et théorique, de l'éducation sportive.

Réputé pour véhiculer des valeurs éducatives comme la maîtrise de soi, la persévérance, pour promouvoir l'aptitude à la vie collective et les valeurs de l'équipe, pour équilibrer la santé mentale et physique, le sport est devenu un facteur d'intégration sociale sans précédent. « *Le sport est dépassement de soi. Le sport est école de vie. Donner, recevoir, partager. Ces vertus fondamentales du sportif sont de toutes les modes et de toutes les époques* », explique Aimé Jacquet. On ne reviendra pas ici, sauf pour mémoire, sur le discours traditionnel des vertus du sport moderne, tel qu'en particulier Pierre de Coubertin l'a décrit avec une certaine emphase. On tentera de balayer



quelques caractéristiques éducatives de ce troisième millénaire naissant qui donnent une pertinence à la fonction éducative du sport.

Deux mots sur la relation éducative :

Avec l'affaiblissement du lien social, ce qui est nouveau dans l'éducation aujourd'hui c'est, d'une part, la non-intégration des limites chez les enfants et les adolescents. Nombre de parents avouent leur difficulté à dire non à un enfant. On parle d'une société permissive où le développement des libertés prime sur l'apprentissage de la loi. D'autre part, le monde des adultes est discrédité dans la gestion des limites du tolérable. La pression sociale n'ose plus interdire, ni s'interposer sur ce qu'on appelle pudiquement les incivilités. L'enjeu de la relation éducative est de permettre à l'enfant de sortir de l'univers infantile qui se caractérise par le rêve de toute-puissance, la méconnaissance de l'autre tant que l'enfant est centré sur son plaisir, et la méconnaissance du temps qui diffère la réalisation immédiate du plaisir. L'éducateur (ex-ducere) accompagne la sortie

de l'enfance à travers l'intégration de ces trois interdits : le refus de la violence, de la fusion et du mensonge.

Le sport constitue un formidable atout pour ritualiser le besoin de se mesurer à soi-même, au monde et aux autres. On mesure en effet combien il peut être une chance pour canaliser l'énergie de la personne par l'apprentissage des règles. Quand le sifflet de l'arbitre met impitoyablement hors jeu le transgresseur, l'apprentissage est radical. La compétition constitue un terrain privilégié de confrontation avec les autres, ou avec les éléments de la nature (montagne, océan, vent...). Ce besoin de se mesurer est davantage épreuve de vérité qu'ambition de domination, une épreuve qui démasque l'illusion et le mensonge d'être seul au monde. L'entraînement fournit le cadre à l'œuvre du temps, qui sépare le geste spontané du débutant de la réalisation de la performance. On y apprend qu'on ne peut tricher durablement avec son corps. Il existe toutefois des détournements majeurs, comme la corruption ou les pratiques dopantes, dont l'actualité hélas ne nous épargne pas. Ils vont nous donner l'occasion



de balayer quelques enjeux actuels sur l'éducation que peut apporter le sport.

La confrontation à ses propres limites, et à l'échec

Plus haut, plus fort, plus vite. Paradoxalement la devise de Pierre de Coubertin s'avère un idéal salubre, au sens où la confrontation avec ses limites spatiales et temporaires est un lieu critique pour accéder à la maturité. Surmonter ses limites est un exercice vital qui ne signifie pas toujours aller au-delà, mais qui fait prendre conscience du cadre réel dans lequel s'exerce notre liberté.

Au-delà du cercle restreint de l'élite, il existe d'ailleurs peu de surenchère à la performance. On assiste, par exemple, dans les clubs de remise en forme ou dans des compétitions populaires, à une aspiration à se réconcilier avec son corps au-delà des canons de poids, de taille et de beauté. L'important est de mieux connaître son corps et sa santé.

Le sport prend alors la figure d'une école de sagesse, de patience et de persévérance.

Le sport et la violence

Pour qui ne connaît que l'horizon de sa cité, le traitement pacifique de l'ennui relève parfois de la sainteté. Comment ne pas se révolter, rêver d'un ailleurs fait d'autre chose que l'asphalte noir du trottoir, et du tournis de la cage d'escalier ? Le succès des salles de boxes dans les cités a libéré un espace d'expression pour canaliser la violence et l'agressivité. Il ne s'agit pas de nier la violence et le combat de la vie mais de lui donner un lieu et des règles pour s'exprimer. La médiation arbitrale répond à une soif d'égalité et de justice pour tous, et elle n'est pas réservée qu'à des cheveux blancs. Le succès de quelques écoles pour jeunes arbitres montre qu'à tout âge, certains sont prêts à incarner cette aspiration à vivre ensemble selon des règles acceptables pour tous.

Le sport et les loisirs

Libéré des contraintes physiques du travail de force, le corps est devenu davantage disponible à une dépense harmonieuse de son



dynamisme. Avec la diminution des horaires l'esprit s'est affranchi d'un rythme de travail où il y dépensait toute son énergie. Corrélatif du temps libre, le sport de masse connaît un succès grandissant avec ses courses, ses randonnées, ses régates et ses tournois. Synonymes de convivialité et de fête, ceux-ci favorisent autant le lien social que les rencontres entre générations. Et si à l'âge de la retraite on est moins enclin aux efforts athlétiques, on se presse alors sur les terrains de pétanque, qui, à proximité des bars, ne sont pas moins synonymes de convivialité.

Le sport et l'argent

Les fédérations sportives connaissent deux types de pratiquants : une élite sportive professionnelle et une large base de pratiquants amateurs. Si l'on regarde la vitrine de l'élite, on sera tenté d'appuyer un discours sur les dérives de l'argent, les enjeux de pouvoirs, le recours aux pratiques dopantes, la corruption déguisée. Si l'on regarde du côté du plus grand nombre, les enjeux de l'éduca-

tion à l'argent ne sont pas minces, pour faire profiter le plus grand nombre des joies des tournois, rencontres amicales et internationales, au sein d'installations sportives de qualité. Bien sûr les dérives locales existent aussi, mais elles ne doivent pas cacher l'immense travail réalisé par les bénévoles, particulièrement au service des enfants.

Le sport est devenu un enjeu d'intégration sociale. On cite souvent en exemple les athlètes noirs aux USA, le symbole de l'équipe de France de football, championne du monde. Ils ne sont que la vitrine de tout un réseau de jeunes sportifs et d'éducateurs qui y trouvent la possibilité de gérer leur place dans la société et leur avenir professionnel.

Le sport et la recherche médicale

Quel challenge de vouloir vaincre la pente, résister à la gravité qui nous tire vers le bas, dominer les forces qui nous pèsent. Il n'est pas étonnant que dans un sport aussi physique que le vélo, la porte se soit autant ouverte au dopage qu'à l'admiration populai-



re des cyclistes ! L'épopée des grimpeurs au sommet des cols a alimenté des pages de légendes. On s'est pourtant aveuglé trop longtemps sur les dépendances auxquelles se sont asservis des champions illustres ou inconnus pour surmonter la souffrance et l'endurance. On a appris aussi que le prix à payer pouvait être celui de la vie, de la déchéance ou de la disqualification. Pour le meilleur ou pour le pire, la recherche médicale a multiplié ses efforts pour explorer de nouvelles potentialités physiques et repousser les limites du corps. Il n'en reste pas moins que le sport peut être un lieu formidable d'éducation à la diététique et à l'hygiène de vie, à la rééducation après l'accident ou la maladie, et tout simplement au plaisir de la détente.

Le sport et la relation Homme / Femme

La plupart des disciplines sportives se sont ouvertes aux deux sexes mais pour des raisons physiques évidentes, sauf abus de consommations hormonales, dans des compétitions séparées. Hormis la danse et le patina-

ge, la pratique sportive mixte reste encore un lieu largement inexploré, qui mériterait des investigations fort intéressantes.

Récemment la voile, dans sa confrontation légendaire et solitaire à l'océan, aux éléments vitaux du souffle et de l'eau, nous a offert un nouveau défi de parité homme / femme tout à fait passionnant.

Le sport et la religion

Comme la religion, le sport a ses mythes, ses symboles et ses légendes, et notre quotidien sportif national n'est pas le dernier à user des métaphores religieuses sur le culte du sport et ses grand messes, l'esprit de sacrifice, la recherche de la terre promise ou la crainte de redescendre en enfer, le plaisir de voir en match de coupe un David vaincre un Goliath. N'est-il pas le dernier quotidien laïque à promouvoir indirectement la culture biblique ?

Plus sérieusement, le besoin de se mesurer à Dieu, de le défier dans l'épreuve, ou de chercher son soutien dans le combat, est bien présent dans la Bible. On connaît le récit du



combat de Jacob dans la Genèse, le marathon des Hébreux au désert, les capacités d'haltérophile de Moïse soulevant à bout de bras un rocher. On y devine toute une allégorie du combat de la vie. Il faut lutter pour vivre, contre les éléments, contre l'adversité, contre le mal, contre les autres.

Trop souvent les parents, ou les politiques, font de l'éducation un réflexe de surprotection des enfants et tentent de leur épargner un combat existentiel, au vrai sens du terme, qui les armeront spirituellement à traverser bien d'autres épreuves.

Enfin, les actes de foi racontés dans l'évangile commencent très souvent par la redécouverte de ses aptitudes physiques : « *Lève-toi et marche* ». Sur la route de Jéricho l'aveugle bondissait, et sautait de joie. Jésus encourage aussi la natation : « *Avance en eaux profondes* ». Quant à l'espérance née du tombeau vide, c'est au terme d'une course effrénée, évoquée aussi par Saint Paul, qu'elle se découvre. Je voudrais croire que cette précipitation n'est pas qu'anecdotique. Jean le plus jeune va plus vite, mais, au seuil, cède la place à l'ancien. Je crois aux vertus pédagogiques

du récit, capable de réveiller l'enthousiasme des plus désespérés et de les initier à la course à l'aube du matin de Pâques. En jogging flottant dans la fraîcheur du matin, courant, soufflant, suant, nos liturgies auraient belle allure à partager la joie de courir. Qui n'a pas souri au visage des enfants en train de courir n'entrera pas dans le royaume de Dieu !

Avec la marche, les croyants redécouvrent avec bonheur la place du pèlerinage dans leur vie de foi.

Le sport et l'Église

Pour terminer sur ce parcours, je me pose une question : Pourquoi l'Église a-t-elle abandonné le terrain du sport et des loisirs, comme lieu de présence et de vie avec les jeunes ? On aurait tort de négliger le rôle historique et éducatif des patronages sportifs, et du basket en particulier, à un moment où les jeunes accédaient très tôt au travail. Ils proposaient des lieux éducatifs privilégiés, qui permettaient aux jeunes de se retrouver, de s'exprimer et de prendre du recul par rap-



port à leurs conditions de travail. À mon avis le déclin des patronages et le succès de l'action catholique correspond à une volonté de rebâtir la France après les guerres ; il fallait des militants acteurs plus que des "joueurs". Avec l'explosion du temps libre, et l'accès tardif au marché du travail, il faut se demander si l'Église n'aurait pas intérêt à réinvestir le monde du sport comme un lieu de proximité et d'échanges avec les jeunes, comme avec les adultes.

Pour l'heure, deux grands chantiers éducatifs me semblent encore requérir quelques énergies. À l'heure de l'Europe et de la mondialisation, les grandes joutes sportives restent des lieux identitaires forts : quelles relations le sport entretient-il avec les identités de terroir, de nationalisme ou de xénophobie ? L'identification des supporteurs aux matches dont ils sont témoins ne donne pas toujours une image pacifique des confrontations internationales. Le sport de haut niveau peut-il échapper à cet engrenage et

promouvoir l'estime des autres peuples ? Nous évoquons aussi la faiblesse actuelle de l'éducation dans l'apprentissage de la loi et la non-intégration des limites. Comment promouvoir une éthique du sport qui permette à chacun d'explorer la vaste étendue de son territoire personnel, en refusant les pratiques mensongères dopantes ?

C'est sur la place de l'entraîneur qu'on conclura ce propos. Dans leurs efforts les sportifs sont fragiles. Ils ont un immense besoin de s'appuyer sur la confiance de quelqu'un. Si l'entraîneur est soumis à la pression des résultats, il peut faire l'inverse et déresponsabiliser en accentuant les dépendances aux produits psycho-actifs, renforcer la passion des enjeux par l'impact des classements, accentuer le stress de la compétition. Par sa parole, il est là pour aider à réussir le bon geste, à la réussite du collectif, à la gestion de l'effort dans la durée. Il est celui qui responsabilise les uns et les autres dans leurs rôles et libère le développement harmonieux des capacités physiques et spirituelles.



L'esprit "finale"

par Arnaud FAVART

Invité à préparer une émission télévisée sur Dieu et le sport, je m'entends rappeler quelques chiffres par le présentateur. Les stades, les gymnases et les salles de sport sont fréquentés par un nombre de pratiquants bien plus important chaque dimanche que n'en rassemblent les églises. Il observe qu'il faut une certaine culture religieuse pour comprendre le journal *L'ÉQUIPE*. On y raconte le but salvateur de l'avant centre qui a sauvé le club de la descente aux enfers, à laquelle le HAC (Le Havre), hélas, n'a pas échappé. Aux *Docks Océane*, les basketteurs de St Thomas ont atteint la terre promise en pro A. Remis de sa blessure ce judoka est un miraculé, ou encore ce cycliste, en état de grâce, a fait l'ascension du col seul en tête.

Nous avons tous admiré le parcours de Ca-lais, qui tel David contre Goliath, s'est hissé en finale de la coupe de France contre les meilleurs.

Deux ans après la mémorable coupe du monde, dont Zidane fut le messie, nous espérons encore communier, toutes races confondues, à la victoire de l'équipe de France au championnat d'Europe de foot-ball, avant d'admirer les dieux du sport aux Jeux Olympiques à Sydney. Dans la course aux records, verra-t-on des athlètes sacrifiés sur l'autel du dopage ?

Que penser de ce ménage entre le sport et la religion ? Il n'est pas nouveau. La Rome antique connaissait la ferveur populaire du pain et des jeux. Désaffectée les dimanches

Réflexion



ordinaires, la fréquentation des églises se rehausse pour ces fêtes traditionnelles qui font tant rêver.

Le symbole du pain reste une valeur sûre pour célébrer la communion du petit. Les mariages et baptêmes se colorent d'un minimum de solennité ces jours festifs à qui il manquerait malgré tout quelque chose si l'on ne passait pas par l'église. Des générations de prêtres et de catéchistes se sont épuisées à expliquer que par le baptême, on s'engage à suivre fidèlement le Christ, que la communion est un commencement. Le lendemain tout est fini, on ne voit plus personne. C'est l'esprit "finale". On a vécu la communion, le mariage comme une finale. On entoure et

photographie les héros de la même manière que ceux qui ont gagné la coupe. Il n'y aura pas plus de raison de revenir la semaine suivante à l'église qu'au stade, sauf pour la prochaine finale. Et comme l'arbitre resté seul aux fond des vestiaires, s'il n'a pas crucifié les perdants d'un pénalty scandaleux, le prêtre, que l'on n'a même pas pris le temps de saluer, est renvoyé solitaire à sa sacristie.

Certains regretteront ce temps béni où il y avait encore des prêtres disponibles. D'autres salueront dans la foi cette épreuve salutaire et purificatrice d'une religion ayant mis l'évangile hors jeu. Quand est-ce que Dieu fera à nouveau rêver autrement que pour la finale ?

Sport et vie sociale

par Maurice PURPAN

Maurice Purpan fait du volley-ball depuis son plus jeune âge. En dehors de sa vie professionnelle d'enseignant au lycée de l'Arc d'Orange, il pratique le volley-ball avec les enfants du quartier de Fourchevieilles. Il leur permet ainsi de mieux entrer dans le vie sociale.



Enseignant en Histoire-Géo au lycée d'Orange, je me suis investi depuis plus de trente ans dans la cité des Fourches Vieilles, petite banlieue urbaine composée de couches moyennes lors des années soixante, aujourd'hui en partie ghettoïsée et agitée de flambées de violence, dont le rythme s'accroît avec les échéances électorales.

Cet investissement a pris des formes variées au sein du Club des Jeunes, du Centre social et surtout, de façon continue, dans la direction du Club de Volley de la cité, présent depuis ses origines dans la cité.

Tous ces engagements sont allés de pair avec une participation active à la communa-

Réflexion

té catholique du quartier, rassemblée autour de la chapelle construite en même temps que les immeubles. Cette présence du Club dans le quartier, avec un taux de licenciés issus de l'immigration dépassant les 50 % chez les jeunes, m'amène à faire un certain nombre de réflexions concernant le rôle du sport dans l'intégration.

Par sport, j'entends à la fois l'initiation en association, avec les enfants du Centre social, mais aussi et surtout la compétition, du niveau départemental au niveau national.

Sachant que lors d'un récent sondage, 83 % des Français plaçaient les clubs sportifs en tête des institutions représentant le mieux l'intégration des étrangers dans notre société, il semblerait que le trophée du meilleur vecteur d'intégration doive être attribué au sport, d'autant que la victoire des footaux au Mondial est la preuve par 11 que l'amalgame "Blacks, Blancs, Beurs" est le ferment de la réussite.

Au sein d'un club modeste, pratiquant une discipline peu médiatisée, avec très peu de moyens et un public de jeunes souvent li-

vrés à eux-mêmes, les choses sont beaucoup plus complexes et le bilan doit être effectué avec lucidité et modestie.

Nous pourrions articuler ce témoignage autour de quelques sous-thèmes, tels que : sport et violence ; sport, antidote à la délinquance ; sport et intégration à la vie sociale et culturelle ; sport et intégration aux autres.

Il est certain que le sport permet d'évacuer la violence, le trop plein d'agressivité et qu'il est préférable de libérer son énergie par un smatch ou un service canon plutôt que de péter un abribus, et qu'une rencontre sportive est plus efficace qu'un "baston" contre l'autre cité.

Cependant, la compétition, avec la soif de gagner qu'elle génère, le désir de valorisation individuelle et sportive qui passe par l'"écrasement" de l'adversaire ou la soumission du partenaire, peut amplifier une agressivité déjà profondément présente à la maison, à l'école et au quartier.

Cette violence et cette agressivité sont d'ordre interne (l'équipe) et d'ordre externe (les adversaires).

À l'échelon de l'équipe, les joueurs se connaissant fort bien dans le cadre du quartier ont parfois tendance, lors des entraînements et des matchs, à reproduire les rapports de hiérarchie et les conflits préexistants. Plus grave est leur difficulté à former un groupe respectant chacun. Parfois grandes gueules mais fragiles et peu matures, ils n'arrivent pas à s'assumer individuellement et, par là même, ils ont du mal à intégrer leurs coéquipiers.

Ainsi, leur adversaire le plus redoutable pour gagner un match est souvent eux-mêmes ! Ainsi la défaite est-elle parfois le résultat de l'implosion du groupe et non de la supériorité physique ou technique de l'adversaire.

Pourtant, tout aussi spectaculairement, cette implosion peut faire place à des actes de solidarité tels que le partage d'un casse-croûte ou la sortie commune entre coéquipiers.

Cette agressivité peut aussi se tourner vers l'adversaire, sur le terrain et à l'extérieur. Ainsi, à l'exemple de ce qu'ils voient aux abords du stade de foot jouxtant la cité, il est arrivé que des minimes (- de 14 ans) aient essayé de reproduire le schéma des bagarres d'après match, avec jets de pierres...

Hormis ce cas, je peux affirmer que, pour des ados peu faciles, très rares ont été les cas de délinquance alors qu'ils étaient au club. Par contre, si un certain nombre de jeunes ayant fréquenté l'association ont commis des vols, tentatives de racket ou trafic de drogue, c'est presque toujours après avoir quitté le club.

Ce constat m'amène à être certain de l'aspect préventif du sport, et d'ailleurs nombreuses sont les réactions du genre : « *Si je n'avais pas été à l'ASON (sigle du club), je serais certainement parti en "Live", comme les autres du quartier.* » Tout aussi caractéristique est l'exemple de cet ado exclu de nombreux établissements scolaires, y compris des structures spécialisées, pour violences répétées qui, en trois années de club, a pu contenir une forte agressivité. La soif de réussite, par le volley, est telle qu'il a pu, pour l'instant, éviter l'irréversible, y compris dans son environnement de vie pourtant très perturbé.

Ainsi le sport, moyen de prévention, donc de prise de conscience de la nécessité de limites et, par là même, apprentissage de la citoyenneté, est facteur d'intégration.

Réflexion

Qu'en est-il d'une intégration plus large touchant à la vie sociale, culturelle ? Le sport, école de compétition, prépare à la vie, il impose des apprentissages, fait découvrir la nécessité des règles et des bornes et ouvre à la solidarité lorsqu'il s'agit d'un sport d'équipe.

Cela ne va pas sans mal car pour ces jeunes, peu ou mal socialisés, formés à l'école de la rue, avec des parents parfois dépassés ou "absents", les contraintes sont lourdes. Les nécessaires exercices physiques ou techniques, parfois fastidieux, vont à l'encontre de l'envie du jeu, tel qu'il se présente dans la rue. De même, les règles imposées ont du mal à être admises. Ainsi, pour certains, comme on peut conduire sans permis ou séjourner sans "papiers", on peut jouer sans licence ou sous fausse licence, ou bien encore "trafiquer" sa date de naissance !

Cette méconnaissance ou ce refus des règles prend parfois des allures anti-intégrationnistes lorsque l'origine ethnique devient un alibi face à des arbitres accusés de "Racistes, fachos, FN" parce qu'ils prennent des décisions normales mais qui les pénalisent.

Notre association s'est toujours efforcée de coopérer avec l'école, la justice et le monde du travail, en établissant des liens avec les enseignants, les éducateurs en milieu ouvert, les associations de quartier, voire les chefs d'entreprises.

Cette collaboration s'est avérée plusieurs fois positive mais son efficacité dépend essentiellement de la participation directe et constante des parents, face au comportement scolaire, aux risques de dérives délinquantes ou de la recherche d'un emploi.

Les exemples réussis d'intégration sportive scolaire puis professionnelle ont presque toujours comme corollaire la "présence" des parents (et surtout celle du père) assurant réellement cette fonction.

Bien souvent, les parents issus de l'immigration considèrent le sport comme une activité factice, très secondaire et, si le fils veut en faire, qu'il se débrouille, le stade, le gymnase et parfois l'école étant considérés comme des lieux de garderie. En 30 ans, je peux compter les familles ayant rempli rapidement les feuilles d'inscription, fourni les fiches d'État civil, les certificats médicaux et...

réglé les frais de la licence. Encore plus rares sont les pères accompagnant avec leurs véhicules leurs enfants lors des déplacements.

Ainsi il y a souvent de leur part une "délégation éducative" : « *Tu veux qu'il joue avec toi ? Alors surveille-le à l'école.* »

Aller voir son fils "jouer au ballon", l'accompagner avec sa voiture ne paraît pas une activité importante pour un chef de famille qui, par ailleurs, a des tâches plus essentielles à effectuer.

Lorsqu'on fait part aux pères de la dérive de leurs fils, en sport et souvent en même temps en classe ou dans la rue, il n'est pas rare de rencontrer un blocage de leur part car, en dépit des relations cordiales que l'on peut avoir avec eux, ils reçoivent ces remarques comme des reproches, voire des affronts suscitant vexation et honte.

Plusieurs fois, j'ai constaté qu'ils s'efforçaient de minimiser ou de nier certains dérapages pour ne pas perdre la face devant quelqu'un n'appartenant pas à leur communauté et disposant en outre de la supériorité que confère la fonction d'enseignant ou d'éducateur.

Par ailleurs, avec certaines familles, on se heurte à une démarche éducative "traditionnelle" qui associe curieusement le "laisser faire", surtout lorsque le père n'est pas là, à un autoritarisme physique, lorsque l'ado a dérapé. Ce comportement expéditif a pu aller jusqu'au cas de ce père qui, vexé et humilié par les actes de vol de son fils, l'a chassé du domicile familial à... 15 ans.

À l'inverse, la coopération avec les familles peut aboutir à une intégration réussie ; ainsi Kamel, fils d'un manœuvre algérien, BAC + 3 aujourd'hui, éducateur et joueur de Nationale III, qui a bénéficié d'une constante volonté d'intégration du père, aussi bien au niveau de l'association que de la vie sociale.

L'intégration par le sport se frotte aussi aux pratiques culturelles, telles que le Ramadan ou l'utilisation de la langue arabe.

- La période de jeûne s'apparentant souvent à une pratique identitaire, les pré-ados s'efforcent de la respecter, au moins dans son cadre de privation alimentaire. Bien que n'étant pas formellement obligés de la

Réflexion

suivre du fait de l'âge ou de déplacements, ils l'observent néanmoins, par fierté, avec la satisfaction de tenir, de faire comme les parents.

S'agissant des entraînements et des matchs, la privation alimentaire aboutit parfois à un état d'hypoglycémie, de somnolence ou, au contraire, d'excitation, situations qui ne sont pas des atouts pour la performance individuelle et encore moins pour la cohésion de l'équipe.

Néanmoins, cette pratique est une occasion rêvée pour dialoguer avec eux sur le vrai sens du Ramadan, sur les différences à établir entre "l'esprit" et la "lettre", sur une réflexion plus large concernant "l'utilité" (mot plus parlant que celui de message et de sens) des religions, sur la préférence à donner au respect de l'autre plutôt qu'à des observances horlogères...

Enfin, les fêtes qui suivent le Ramadan sont l'occasion, pour un chrétien pourtant plus adepte, depuis Cana, du Chateaufort que du thé à la menthe, d'apprécier les pâtisseries marocaines, généreusement offertes par des mamans de joueurs.

- Le retour (phénomène récent) à la pratique de la langue arabe, entre eux ou au milieu d'autres, peut par contre être considéré comme une attitude négative, même s'il ne s'agit que de distribuer quelques insanités aux non-initiés !

Ce risque du repli identitaire est d'autant plus fort que ces jeunes sont majoritaires au sein de certaines formations ; dès lors survient le danger du communautarisme, associé à l'image de l'équipe ethnique. Le risque est grand, nous l'avons constaté, de renforcer la ghettoisation qui, d'une part, est un rejet de l'intégration, mais qui, d'autre part, effraie les jeunes extérieurs au quartier et les rebute de la pratique du volley, dans la mesure où le club est associé à l'image négative du quartier. Cette situation est aussi, à terme, un pari risqué pour notre association.

Mais le sport, c'est aussi un moyen de promotion et d'ouverture pour ces équipes au look "Centre social", suivant l'expression "maladroite" d'un dirigeant d'un grand club national, les voyant pénétrer dans le gymnase. En effet, les titres nationaux, les qualifica-

tions aux championnats de France ou aux Critériums de la Méditerranée, les sélections régionales amènent certains jeunes à côtoyer le haut niveau et ainsi à s'intégrer aux autres, tout en étant valorisés.

Les déplacements leur permettent de sortir de la cité, de découvrir d'autres environnements géographiques, sociaux, de réaliser qu'avec du sérieux et du travail, on peut égaler les meilleurs.

Ainsi, au terme de ces quelques réflexions et témoignages, nous voyons que le sport peut être un outil d'intégration comme élément de prévention, d'ouverture et de réussite. Mais l'efficacité de son action est étroitement tributaire de la coopération des

familles et des institutions scolaires et socio-culturelles.

Il demande, face à des jeunes "bruts", souvent sans repères ni codes, un investissement de tous les jours, des nerfs solides et un moral en béton, de la part des dirigeants bénévoles qui, par ailleurs, doivent veiller à ce que l'association sportive ne renforce le communautarisme et la ghettoïsation.

L'intégration des jeunes issus de l'immigration, que ce soit par le sport, l'école ou l'art, est une œuvre de longue haleine qui ne peut se façonner que si, des deux côtés, une même volonté de rencontre s'opère. Les deux mains ne peuvent se rejoindre que si elles sont tournées l'une vers l'autre, avec lucidité et générosité.



Handisport ou FFH *

par **Guy WATTECAMPS**
prêtre de la Mission de France

Membre d'une équipe MDF à Chambéry, Guy, prêtre-ouvrier, est depuis peu aumônier en maison d'arrêt et vice-président du comité directeur Handisport, en Savoie.



O rigine et structuration :

L'idée est née en 1948, en Grande Bretagne, où des handicapés se retrouvaient en centre spécialisé lors de leurs séances de rééducation fonctionnelle : Comment prolonger au delà du centre ces activités revalidantes, de façon ludique ? C'est ainsi que l'activité sportive loisirs a vu le jour. Six ans plus tard, cette fois en France, la première association sportive pour handicapés physi-

* Fédération Française Handisport.



ques et visuels est constituée. C'est en 1977, en fusionnant avec la Fédération Sportive des Handicapés Physiques de France (63), que la FFH (Fédération Française Handisport) est née. Il est bon de savoir que le sport pour handicapés comporte trois familles, regroupant les différents types de handicap :

- FFH = Fédération Française Handisport = l'handicap physique moteur ou visuel ;
- FFSA = Fédération Française du Sport Adapté = l'handicap mental ;
- FFSF = Fédération Française des Sourds de France = l'handicap auditif.

Ces trois fédérations font partie de l'IPC (International Paralympic Committee), ce qui est l'équivalent du CIO (Comité International Olympique), pour les valides.

La FFH regroupe 22 000 pratiquants et comprend 24 comités régionaux, 43 comités départementaux et 450 associations ou clubs.

Spécificités et missions :

Comparant Handisport aux autres fédérations sportives valides, elle est spécifique dans la multitude de l'offre en disciplines : la possibilité de découvrir et de progresser dans les 44 activités qui sont proposées. Cela peut aller du basket-ball en passant par le ski (nordique ou alpin), le FTT (fauteuil tout terrain), la voile...

Une autre spécificité : les sports ou disciplines s'adaptent à l'handicap. Chacun a le choix, en fonction de son handicap, qu'il soit amputé, aveugle, déficient visuel, IMC (infirme moteur cérébral), paraplégique, polio, hémiplégique, atteint de tout autre handicap physique, de pratiquer, en loisirs ou en compétition. Pour cela, les règles du jeu sont adaptées pour qu'un plus grand nombre puisse participer, et du matériel spécifique est mis à disposition pour chacun.

Une dernière spécificité : pour accompagner un sportif avec un handicap, qui pratique une discipline, Handisport se charge de

Information

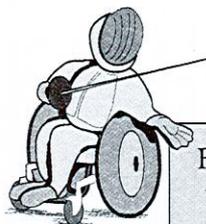
former soit des encadrants volontaires, soit de préparer des candidats au Brevet d'Etat d'éducateur sportif Handisport car très souvent, pour un sportif, il faut un accompagnant bien formé (type d'handicap, discipline, matériel).

Handisport a aussi comme mission d'assurer la promotion des activités physiques à destination des populations jeunes en établissements spécialisés ; et qui dit Centre dit, aujourd'hui, handicap lourd (IMC, para-, té-

traplégie, myopathie) ; les handicaps plus légers tendent à s'intégrer au monde des valides.

Conclusion

Handisport permet que l'handicap s'ouvre au sport et que le sport s'ouvre à l'handicap.



FFH : 42 rue Louis Lumière, 75020 Paris
tél. 01 40 31 45 00 – fax : 01 40 31 45 42
mail : communication@handisport.org
web : www.handisport.org



Christian BROMBERGER

Le match de football

Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995.



Quel est le point commun entre une rue d'un bidonville sud-américain, un terrain vague de la banlieue parisienne, une plage de la mer Caspienne, une rizière asséchée du Sud-Est asiatique ? On y joue au foot. On y commente sans fin les buts marqués aussi bien par l'équipe locale ou que lors de matchs joués sur les autres continents et

retransmis à la télé. S'il est une pratique témoignant de la mondialisation à l'œuvre, c'est bien le football. Paradoxalement, le pays qui se veut le chantre suprême de la mondialisation, les États-Unis, est un des rares où ce sport n'a pas (encore) pris l'ampleur que l'on voit se déployer sur le reste de la planète. Assistons-nous à l'émergence d'une sorte de langage universel permet-

tant à la fois l'identification de chaque collectivité et une communication par delà les différences ethniques et culturelles ? N'avons-nous pas sous nos yeux un espace où la société (au moins dans sa moitié masculine) se donne en spectacle à elle-même ? En quoi ce qui se joue sur les gradins tient-il d'un rituel quasiment religieux ? Ethnoscopie d'une passion de notre monde contemporain.

Personnes trop sérieuses ou allergiques aux jeux du stade s'abstenir.

L'auteur s'est attaché non seulement à observer de l'extérieur les comportements des supporters, des joueurs et des dirigeants de football, mais à en comprendre les significations à l'œuvre, s'appuyant notamment sur le récit des supporters (approche à travers les personnes), sur la réalisation de films sur eux (approche des foules), sur l'analyse des symboles utilisés... Le terrain de l'enquête a été Marseille, Naples et Milan.



Il s'agit de « *restituer au plus près le point de vue des acteurs et des partisans, mettre en évidence la logique complexe de comportements irréductibles à quelques clichés* » (p. 19).

Le football, un sport bien particulier

Ce sport condense des caractéristiques que l'on trouve séparées dans d'autres sports (force, grâce, énergie, réflexes...). « *À l'image de la société industrielle, [...] il est fondé sur une rigoureuse alliance entre la division des tâches et la planification collective* » (p. 113). Une recette du succès pour une équipe est sa capacité à allier le mérite individuel, la solidarité et la ruse (comme le dribble et la feinte). Mais il nécessite aussi de la duperie, sinon même la tricherie : les règles du football sont sujettes à une grande latitude d'interprétation, dévolue à l'arbitre (qui devient alors souvent le bouc émis-

saire du malheur qui s'abat sur l'équipe). On estime à 20 % le nombre de décisions erronées des arbitres. L'important est de marquer, fût-ce de la main. Si on y ajoute l'importance du facteur "chance", nous avons là une marque bien particulière de ce sport : il permet de maintenir un haut niveau de suspens à chaque rencontre. L'aléatoire et l'imprévisible permettent de faire des paris sur les résultats des matchs un véritable loto sportif.

De ce fait les matchs comportent une forte intensité dramatique. Les spectateurs se pensent comme capables d'infléchir le cours du "destin" par leur participation active au match (par des gesticulations, des vociférations ou tout autre effet sonore). Parfois, le drame confine à la tragédie à cause de la blessure d'un joueur, d'un penalty injustifié, de tirs au but ratés. Mais en même temps, des phases empreintes d'humour relativisent cette intensité tragique du match.

Une théâtralisation de la société ?

Si l'on va au-delà du jugement qui fait du football un divertissement pascalien, un opium du peuple ou une consolation face aux injustices et oppressions sociales (ce qui ne semble guère donner les résultats escomptés, comme le montre l'auteur), il est possible de tenter de comprendre les ressorts fondamentaux de l'incroyable force émotionnelle libérée par ce sport.

« [...] *le football fascine parce qu'il met à nu, à la façon d'un drame caricatural, l'horizon symbolique majeur de nos sociétés : la trame d'un match, d'une compétition figure le destin incertain des hommes dans le monde contemporain* » (p. 197).

L'incertain est mis en spectacle par la grande variabilité des destins individuels et collectifs : ascensions et déchéances des vedettes, caractère éphémère des réussites des équipes. « *Une partie, un championnat offrent*

UN LIVRE UN AUTEUR

un raccourci des joies, des drames, des étapes qui jalonnent une vie. »

Le stade, d'autre part, est un lieu privilégié où se donne à voir une "vertu" de l'idéal démocratique : l'accession à la réussite par le mérite. « *N'importe qui peut devenir quelqu'un, quels que soient sa race, sa classe, son handicap de départ dans la vie.* »¹ Kopa, Pelé, Maradona, Zidane exercent une fascination parce qu'ils exaltent à travers leur réussite la dignité de tous ceux qui s'identifient à eux. B. Tapie, fin démagogue, a pour devise : « *On devient ce que l'on est, et non pas ce que l'on naît* ».

Pourtant cette méritocratie est relativisée par le caractère intrinsèquement impondérable de ce sport. À cause du mode d'arbitrage, des possibilités de renversement d'une situation à partir d'un rien, de l'espace laissé à la tricherie, il est éminemment sujet à d'interminables discussions. Des années après, des

échanges passionnés peuvent reprendre à l'occasion de tel but marqué dans des conditions discutables. La notion de justice y dépasse la simple application du code des règles. On défendra sans sourciller un but limite au nom d'une série d'injustices ou de malchances à racheter. Comme dans la vie, quand on a subi des malheurs, c'est juste de favoriser un peu la chance. De la discussion, on passe facilement à la plaidoirie : après le match, commence le procès des joueurs, de l'arbitre, des dirigeants, des supporters du camp opposé.

D'un certain point de vue, les spectateurs forment une foule, masse d'individus perdant leur propre personnalité, scandant les mêmes slogans dans une sorte d'état second. « *Au stade, je suis raciste et sexiste, mais cela n'a rien à voir avec mes opinions et mes pratiques de tous les jours.* » Mais d'un autre point de

vue, l'espace du stade reflète l'espace social. Entre les virages et la tribune officielle, on n'oublie pas les hiérarchies sociales. Selon l'âge, l'origine sociale, le lieu de résidence, le groupe de supporters auquel on appartient, on se place à tel ou tel endroit. La répartition des spectateurs dans l'ovale est très structurée et hautement significative. Et les quolibets d'un groupe à l'autre ne manquent pas. Le stade est un théâtre où la société se donne en spectacle à elle-même, aussi bien dans ses moments de ferveur que dans ses déchirements.

La dimension rituelle du match de football

Les matchs (surtout les grands) comportent des caractéristiques rituelles indéniables. L'attachement au stade, lieu des célébrations, dont

¹ EHRENBURG, A. "Des stades sans dieux", *Le Débat* 40, p. 58.

UN LIVRE UN AUTEUR

on connaît l'histoire, les aménagements successifs. La pelouse, lieu sacré du sanctuaire, interdite au supporters, mais où sont répandues parfois les cendres des supporters disparus. L'occupation de l'espace est hiérarchisée : les grands de ce monde à la tribune officielle, les responsables de clubs et les entraîneurs représentant la hiérarchie religieuse, une répartition des supporters selon leur degré de ferveur. Le calendrier "liturgique" est annuel et très précis. La préparation des matchs, que ce soit pour les joueurs ou les supporters est très ritualisée : dans les jours (pour les grands matchs) et les heures qui précèdent les matchs, il y a des choses à faire dans un ordre strict, individuellement ou collectivement, souvent selon une finalité propitia-

toire. Pendant la "célébration" l'expression émotionnelle est traduite par des moyens conventionnels. Les pratiques rituelles sont syncrétiques, mêlant des rites d'origine chrétienne à d'autres vieux comme le monde (reliques diverses, chants, autels à la gloire des vedettes-saints...). Dans certaines familles de supporters, on parle de transmettre l'héritage, la foi footballistique aux enfants.

« *Le football apparaît comme un univers refuge et créateur de pratiques magico-religieuses où l'on croit, sur un mode conditionnel, à l'efficacité symbolique* » (p. 330). L'adhésion reste limitée et ambiguë. La gravité voisine avec le dérisoire, la croyance avec le scepticisme, le rituel avec le show. N'avons-nous pas là des caractéristiques très contemporai-

nes du religieux : adhésion distanciée et à éclipses, syncrétisme des pratiques, auto-célébration, adhésion à des valeurs de réussite individuelle, et surtout traitement sur le mode symbolique de l'incertitude et de la fragilité des destins.

Cette enquête ethnologique sur un objet souvent considéré comme dérisoire et superficiel montre bien comment nombre de nos contemporains (masculins) se débrouillent pour vivre au jour le jour dans un monde incertain et fluctuant. L'ignorer, c'est sans doute passer à côté d'un moyen de comprendre un peu mieux la dimension symbolique de la globalisation de nos sociétés. ■

Présenté par
Pierre CHAMARD-BOIS

St Augustin et les Jeux

Augustin, né le 13 novembre 354 à Thagaste (Souk Ahras en Algérie), meurt, évêque d'Hi ppone (Annaba), le 28 août 430. Jeune étudiant, il va à Carthage et il est ébloui par la ville et tout ce qu'elle offre. « *J'arrivai à Carthage. Partout autour de moi bouillonnait à grand fracas les chaudières des honteuses amours. Je n'aimais pas encore et j'aimais à aimer.* »

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX



Naturellement, il y découvre les spectacles et les jeux. Et s'il n'y avait pas le cinéma, il y avait le théâtre...

« Les spectacles du théâtre me ravissaient : ils étaient pleins des images de mes misères et de substances où j'alimentais le feu qui me dévorait. Pourquoi l'homme veut-il s'affliger en contemplant des aventures tragiques et lamentables, qu'il ne voudrait pas lui-même souffrir ? Et cependant, spectateur, il veut de ce spectacle ressentir l'affliction, et en cette affliction consiste son plaisir.

Sources

Qu'est-ce là, sinon une pitoyable folie ? Car nous sommes d'autant plus émus que nous sommes moins guéris de ces passions. Quand on souffre soi-même, on nomme ordinairement cela misère, et quand on partage les souffrances d'autrui, pitié. Mais quelle est cette pitié inspirée par les fictions de la scène ? Ce n'est pas à aider autrui que le spectateur est incité, mais seulement à s'affliger, et il aime l'auteur de ces fictions dans la mesure où elles l'affligent. [...] J'aimais les impressions douloureuses, j'en cherchais des sujets. Au spectacle du malheur d'autrui, malheur imaginaire et de tréteaux, le jeu de l'acteur me plaisait et me charmait d'autant plus qu'il me tirait plus de larmes. Quoi de surprenant à cela ? Malheureuse brebis égarée loin de votre troupeau¹ et impatiente de votre tutelle, n'étais-je pas affecté d'une lèpre honteuse ? De là venait mon goût pour la douleur, non pour une douleur profonde, car je n'aimais pas souffrir ce que j'aimais voir, mais pour cette douleur qui, en écoutant des fictions, me chatouillait, en quelque sorte, l'épiderme. » *Confessions*, livre III, ch. 2.

Il n'y avait pas de football non plus. Mais il y avait le cirque et ses combats... Un ancien élève et étudiant d'Augustin, lui aussi originaire de Thagaste, Alypius, qui devint son ami, s'y laissa prendre :

¹ Dans ses *Confessions*, Augustin s'adresse à Dieu.

« Ne songeant aucunement à lâcher la carrière du monde que lui vantaient ses parents, il (Alypius) m'avait précédé à Rome

Sources

pour y étudier le Droit, et là il fut pris dans des conditions incroyables d'une passion également incroyable pour les spectacles des gladiateurs.

Il avait commencé par le dégoût et la haine de ces spectacles. Mais des amis, des camarades d'études, qui revenaient d'un dîner, le rencontrèrent par hasard dans la rue ; il eut beau refuser et résister énergiquement, ils lui firent une amicale violence et l'emmenèrent à l'amphithéâtre où se donnaient ce jour-là, ces cruels et funestes jeux. [...] On arriva, on se plaça comme on put ; tout l'amphithéâtre brûlait des passions les plus sauvages. Alypius, ayant clos la porte de ses yeux, interdit à son âme de se mêler de ces atrocités. Plût au Ciel qu'il eût aussi bouché ses oreilles ! Un incident de combat arracha à la foule tout entière une immense clameur qui le fit sursauter. Vaincu par la curiosité et se croyant prêt, quel que fût le spectacle à le mépriser et à le dominer, il ouvrit les yeux et fut blessé dans son âme plus grièvement que ne l'était dans son corps celui qu'il contemplait avec avidité ; il tomba et sa chute fut plus misérable que celle du gladiateur, à cause de ces cris. Ils étaient entrés en lui par les oreilles, lui ouvrant les yeux, pour frapper et abattre son âme plus téméraire encore que courageuse, d'autant plus faible qu'elle s'appuyait sur elle-même au lieu de s'appuyer sur vous comme elle l'aurait dû. Aussitôt qu'il eût perçu ce sang, il s'abreuva de cruauté. Il ne se détourna pas du spectacle, au contraire, il y fixa ses regards. Il en savourait à son insu la fureur, ravi par ces luttes criminelles, ivre de sanglante volupté. Ce n'était plus l'homme qui était

Sources

venu là contre son gré, mais un individu de la foule où il s'était mêlé, et le digne camarade de ceux qui l'avaient amené. Qu'ajouterai-je ? Il regarda, il cria, il se passionna, il emporta de là une ardeur folle qui l'excita à revenir, non seulement avec ceux qui l'avaient entraîné, mais à leur tête, et à en entraîner d'autres !

C'est à cette frénésie que votre main toute-puissante et toute miséricordieuse l'a arraché, et vous lui avez enseigné à mettre sa confiance non en lui, mais en vous. Mais ce ne fut que longtemps après. » Livre VI, ch. 8.

(Alypius entra par hasard lors d'un commentaire de texte fait par Augustin où ce dernier, prenant une comparaison avec les jeux du cirque, *raillait de façon mordante les adeptes de cette folie*. Alypius prit pour lui le commentaire et se libéra de sa passion...)

Saint Augustin.
Les Confessions, trad. Joseph Trabucco,
GF. Flammarion, 1964.